

BULLETIN

APHCQ

Association des professeures et des professeurs d'histoire
des collèges du Québec

Volume 13, numéro 3
Automne 2007

Le bulletin voyage

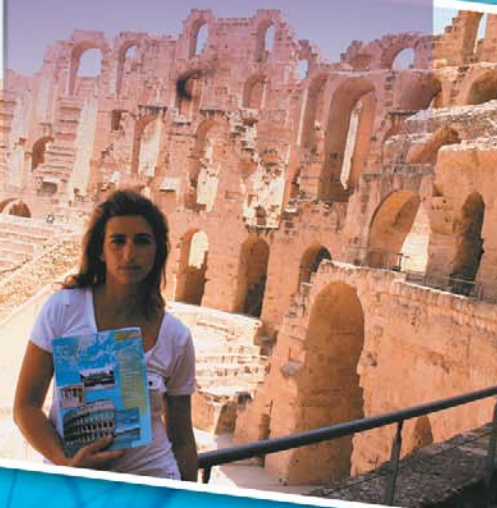
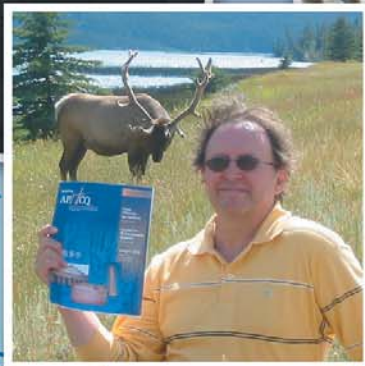
Dossier I Retour sur le Congrès 2007

pages 2 à 8

Dossier II Femmes et histoire

2^e partie

pages 9 à 13



L'Association des professeures et professeurs d'histoire des collèges (APHCQ) est une association sans but lucratif incorporée en vertu de la loi sur les compagnies. L'APHCQ regroupe depuis 1994 les professeures et les professeurs d'histoire des collèges et des cégeps du Québec, qu'ils soient publics ou privés. On peut devenir membre associé de l'APHCQ même si on n'enseigne pas dans un collège.

Pour devenir membre, il suffit d'envoyer ses coordonnées (nom, adresse, institutions s'il y a lieu, téléphone, télécopieur, courriel) et un chèque de 50 \$ à l'ordre de l'APHCQ, à Jean-Louis Vallée, Centre d'études collégiales de Montmagny, Cégep de La Pocatière, 115, boulevard Taché Est, Montmagny (Québec) G5V 4J8; courriel: jlvallée@cec.montmagny.qc.ca

Pour rejoindre l'association ou pour faire paraître un article, prière d'adresser toute correspondance à Martine Dumais, Cégep Limoilou, 8^e avenue, Québec (Québec) G1S 2P2; téléphone: (418) 647-6600, poste 6509; télécopieur: 647-6695; courriel: martine.dumais@climoilou.qc.ca

Adresse courriel du site de l'APHCQ:
aphcq@videotron.ca
Adresse électronique du site web:
http://www.aphcq.qc.ca

EXÉCUTIF 2006-2007 DE L'APHCQ:

Présidente et responsable du bulletin:
Martine Dumais
(Cégep Limoilou)
Directrice et secrétaire: Julie Gravel-Richard
(Collège François-Xavier-Garneau)
Directeur et webmestre: Gilles Laporte
(Cégep du Vieux Montréal)
Directeur: Bernard Olivier
(Collège Jean-de-Brébeuf)
Directrice: Emmanuelle Simony
(Collège Dawson)
Directeur et trésorier: Jean-Louis Vallée
(Centre d'études collégiales de Montmagny,
Cégep de La Pocatière)

Vie associative	1
Dossier I: Retour sur le Congrès 2007	
• Le Portugal à la pointe de l'Europe	2
• Des sirènes et des hommes: les Grecs et la mer	7
• Les TICS et l'apprentissage de l'histoire: trois exemples	7
• Les conflits liés à l'eau dans l'Afrique contemporaine	8
Dossier II: Femmes et histoire	
• Hatchepsout: une femme chez les pharaons	9
• Docteure Irma (1878-1964)	10
• Naantali, une ville fondée par des femmes	12
Dans les classes et ailleurs	
• Histoire de la civilisation occidentale	15
• Brunch des professeurs de la région de Montréal	16
• Apprivoiser l'histoire et la culture juive	17
• Une campagne contre le plagiat au collège Ahuntsic	18
De la plume à la souris	
• « Livre immoral » ou « retour de l'épopée » ?	19
D'où venons-nous? Qui sommes-nous? Où allons-nous?	
• La Société des professeurs d'histoire du Québec	20



BULLETIN APHCQ

Comité de rédaction
Marie-Jeanne Carrière
(Collège Mérici)
Jean-Pierre Desbiens
(Collège François-Xavier-Garneau)
Andrée Dufour
(Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu)
Martine Dumais,
coordonnatrice
(Cégep Limoilou)
Linda Frère
(Cégep Limoilou, Cégep de Sainte-Foy
et Collège François-Xavier-Garneau)
Julie Gravel-Richard
(Collège François-Xavier-Garneau)
Mario Lussier
(Cégep Lévis-Lauzon)

Bernard Olivier
(Collège Jean-de-Brébeuf)

Jean-Louis Vallée
(Centre d'études collégiales de Montmagny,
Cégep de La Pocatière)

Collaborateurs spéciaux

Jacques Desautels
(Université Laval)

Bernard Dionne
(Collège Ahuntsic)

Louise Forger
(Collège Ahuntsic)

Lorne Huston
(Collège Édouard-Montpetit)

Laurent Lamontagne
(SPHQ)

Gilles Laporte
(Cégep du Vieux Montréal)

Olivier Mbodo
(Collège François-Xavier-Garneau)

Pascale Pruneau
(Collège Mérici)

Thomas Schmidt
(Université Laval)

André Ségal
(Université Laval)

Emmanuelle Simony
(Collège Dawson)

Conception et infographie

Ocelot communication

Impression

CopieXPress

Publicité

Martine Dumais
tél. 418-647-6600, poste 6509
martine.dumais@climoilou.qc.ca

Format des textes à être publiés.

- Fichier (MAC ou IBM PC) en Word ou Word Perfect, sauvegardé en format Word ou RTF.
- Le texte doit être saisi à double interligne, en caractères Times 12 points, à raison de 25 lignes par page, avec le moins de travail de mise en page possible.
- Une version imprimée ou un PDF correspondant à la version finale du fichier, doit obligatoirement accompagner tout texte fourni sur disquette ou par courriel.

Les auteurs sont responsables de leurs textes. Si vous avez des illustrations à proposer, faites-nous les parvenir ou faites-nous des suggestions appropriées.

ISSN 1203-6110

Dépôt légal: Bibliothèque du Québec
et Bibliothèque nationale du Canada

Prochaine publication: hiver 2008

Date de tombée pour les articles et les publicités: 15 janvier 2008

Mot de la présidente

2007-2008 sera une année marquée par des célébrations. L'automne 2007, un nouvel automne pour les cégeps, la 40^e année d'existence pour douze de ceux-ci... 40 ans, c'est l'âge de la maturité. Les cégeps souligneront cet événement. En passant, savez-vous qui a eu l'idée de l'acronyme C.E.G.E.P.? Et 2008, c'est bien évidemment le 400^e de Québec et nous aurons la joie et le plaisir de vous accueillir dans la capitale pour notre congrès annuel en fin mai.

Le comité-organisateur est déjà à pied d'œuvre et les préparatifs vont bon train. Il faut dire que le défi est de taille : proposer une rencontre qui possédera plusieurs qualités qui ont fait du congrès de Montmagny un beau succès à tous égards. En effet, au printemps 2007, nous avons eu l'occasion de vivre un moment privilégié entre nous qui a été source de ressourcement et de perfectionnement, mais aussi l'occasion d'établir des contacts professionnels et amicaux afin de mieux nous connaître et de partager sur nos contenus, nos stratégies et nos activités. Votre regard sur le congrès est éloquent : un taux de satisfaction qui donne pour les différents éléments entre 90% et 95%. Encore une fois, bravo à Jean-Louis Vallée et à toute l'équipe du Centre d'études collégiales de Montmagny pour leur accueil qui nous a permis de constater sur le terrain qu'il s'agit d'un «grand» cégep qui témoigne du dynamisme de sa communauté. Merci aussi à toute l'équipe qui a épaulé Jean-Louis dans l'élaboration du programme et la réalisation des trois jours. Par ailleurs, le présent bulletin vous fera partager certains des moments forts de ce congrès avec son dossier qui se veut un reflet de plusieurs des conférences.

Nous voulons aussi vous proposer d'autres activités en attendant le colloque. Déjà la section Montréal a reçu l'invitation pour un brunch chez Lorne Huston qui se voulait la poursuite d'une discussion fructueuse en lien avec l'activité sur le judaïsme dont vous trouverez un compte-rendu dans le présent bulletin. Merci à Emmanuelle Simony pour l'organisation de la rencontre du printemps dernier, et aussi à Lorne Huston et Bernard Olivier pour la volonté de poursuivre le partage. La section Québec organise son brunch automnal pour lequel vous recevrez plus d'information bientôt.

Vous retrouverez dans notre bulletin automnal la suite du dossier sur les femmes (de l'Égypte ancienne à la Finlande en passant par le Québec), différents articles pour nourrir votre réflexion et votre pratique, ainsi qu'un mot croisé pour tester vos connaissances, gracieuseté de Gilles Laporte.

L'équipe de rédaction tente toujours de produire un bulletin qui saura vous aider dans votre enseignement en vous donnant des idées, mais aussi qui pourra vous informer du vécu dans le réseau et dans le monde de l'enseignement de l'histoire.

Dans ce cadre et afin de nouer des liens avec d'autres intervenants du milieu, vous

social (histoire, géographie et économie/AQEUS) du secondaire, fondée en 2007, un grand Congrès sur l'histoire à Québec à l'automne 2008. Dans un prochain numéro, ils pourront vous faire part de leur programmation qui pourrait fort possiblement intéresser plusieurs d'entre vous.

Par ailleurs, les démarches auprès du MELS sur l'arrimage avec le secondaire commencent à aboutir. Une première réunion exploratoire d'un comité aura lieu début novembre, nous vous en reparlerons dans le prochain numéro.

Enfin, lors de l'assemblée générale, vous avez choisi de reconduire l'exécutif existant : Julie Gravel-Richard (secrétaire, Collège F-X. Garneau), Gilles Laporte (webmestre, Cégep du Vieux Montréal), Bernard Olivier (activités Montréal et archives, Collège Jean-de-Brébeuf) Emmanuelle Simony (activités Montréal, Collège Dawson), Jean-Louis Vallée (trésorier, Centre d'études collégiales de Montmagny) et moi-même, Martine Dumais (présidence et bulletin, Cégep Limoilou). Nous acceptons ce nouveau mandat comme une marque de confiance pour le travail accompli et nous voulons continuer à travailler avec fierté pour l'avancement de l'APHCQ, mais aussi nous voulons surtout vous assurer que nous sommes à votre service pour vous aider en travaillant à votre perfectionnement sous plusieurs formes. Et nous vous rappelons que les pages du bulletin vous sont ouvertes pour témoigner de vos expériences et de vos préoccupations.

En terminant, vous savez tous que la vie nous amène parfois de belles surprises et des défis intéressants, mais parfois nous rencontrons sur notre chemin des périodes difficiles. Au nom de l'APHCQ et de ses membres, nous voudrions offrir toutes nos sympathies à Louis Lafrenière du Collège Édouard-Montpetit qui a eu la douleur de perdre il y a quelques semaines son épouse, Raymonde Beaudry. Louis est un membre qui a grandement contribué à faire grandir l'association et la réflexion sur l'enseignement de l'histoire du collégial, nous pensons à lui en ces temps plus difficiles.

Bonne session d'automne et au plaisir de vous revoir,

Martine Dumais
Présidente
Cégep Limoilou



I. Jean-Paul Desbiens, alors fonctionnaire au MEQ.



Le Portugal à la pointe de l'Europe

Conférence du 22 novembre 2006

Ce texte n'est pas celui de la conférence faite le 31 mai à Montmagny pour le Congrès de l'APHCQ. Il est celui d'une conférence « grand public », faite en novembre 2006, plusieurs illustrations en moins. Devant les professeurs de cégep, j'ai plutôt présenté le cheminement intellectuel – et sentimental – qui m'a conduit du « Siècle hollandais », le dix-septième, que j'avais enseigné en 2005, vers un cours sur « Le Portugal au miroir de l'Europe ». Dans la maîtrise des océans, le Portugal monarchique, latin, fastueux et catholique, avait précédé la Hollande républicaine, nordique, économe et calviniste. Pourquoi ? Pour illustrer ce cheminement, j'ai présenté quelques aspects de ma conférence au grand public, particulièrement ceux qui montrent que le basculement de 1498 (le contournement de l'Afrique par Vasco de Gama) ne fut pas un miracle, car le Portugal s'était doté d'un fort cadre politique et national avant le quatorzième siècle. Nous avons donc joué sur le triangle Venise, Lisbonne, Amsterdam.

Par la géographie, le Portugal est à la pointe occidentale du continent eurasiatique. Au XIII^e siècle, bien avant les autres pays, le Portugal devint une nation souveraine. Au XV^e, il les précéda tous sur la route des Indes et dans la conquête des océans. Puis, le Portugal s'est enfoncé longuement dans la nostalgie de sa grandeur ancienne. Mais depuis avril 1974, les œillets ont fleuri et le Portugal s'épanouit dans l'Europe. Tout cela est sensible, devant Lisbonne, au bord du Tage, sur la plage de Belém.

INTRODUCTION DEPUIS LA RÉVOLUTION DES ŒILLETS

Pour la plupart d'entre vous, le Portugal est un « petit » « pays » d'Europe dont on trouve de grandes communautés d'immigrants au Québec, particulièrement à Montréal. Les amateurs de foot ou de soccer se souviennent des championnats d'Europe organisés au Portugal en 2004 et que le Portugal perdit la finale contre la Grèce, à la surprise générale. Ils se souviennent aussi que le Portugal s'est rendu en demi-finale du Mondial de 2006 en Allemagne. Des personnes pieuses connaissent le grand sanctuaire de Fatima, comparable à celui de Lourdes ou de Sainte-Anne de Beupré. Et ceux qui s'intéressent aux langues savent que les 180 millions de Brésiliens parlent portugais, ce qui fait plus de deux cent millions de lusophones dans le monde, bien plus que de francophones.

Ce n'est pas mal pour un « petit » « pays », de dix millions d'habitants, cinq fois moins étendu que l'Espagne, la France, l'Italie, l'Allemagne ou le Royaume-Uni.

Ce que je voudrais vous expliquer c'est que le Portugal n'est pas un petit pays d'Europe, mais une ancienne et grande nation du monde. Si on l'oublie, c'est parce que pendant plusieurs siècles le Portugal est tombé de malheur en malheur. Occupé par les Espagnols de 1580 à 1640 ; à nouveau souverain, mais dominé économiquement et exploité par l'Empire britannique jusqu'au vingtième siècle ; soumis enfin de 1926 à 1974, près de cinquante ans, à la dictature fasciste de Salazar. En 1974, la révolution des œillets a sorti le Portugal du fascisme, de la déprime et des guerres coloniales et l'a introduit dans l'Europe et dans la modernité.

Mais, en 1974, ce Portugal-là était un des pays les plus pauvres et les plus arriérés d'Europe, avec des infrastructures urbaines, industrielles et agricoles du dix-neuvième siècle. Des bœufs tiraient les chariots sur les routes de campagne. Seules étaient modernisées la production et l'exportation du porto. La population rurale était abondante et peu instruite ; le clergé excessivement influent. Bref, la noirceur était grande. C'est pourquoi, les Portugais émigraient tant. Ils sont 800 000 en France, 700 000 en Amérique du nord, 600 000 en Afrique du sud, sans compter les pays lusophones.

Or, en trente ans de souveraineté démocratique et d'association avec l'Union Européenne, le Portugal a presque rejoint ses principaux partenaires. L'urbanisation s'est accélérée, un réseau d'autoroutes s'est construit, les niveaux de vie se sont élevés. Lisbonne a présenté l'exposition universelle de 1998. Il en reste, à l'est de la capitale, le Parc des Nations avec la superbe gare d'Oriente et le pont Vasco de Gama qui



À l'est de Lisbonne, près du nouveau pont sur le Tage, sur le site de l'exposition universelle, la gare intermodale d'Oriente construite en 1998.

enjambe le Tage sur douze kilomètres. La même année le romancier José Saramago recevait le prix Nobel de littérature. Et depuis 2004, la Commission européenne est présidée par un ancien premier ministre portugais, José Manuel Baroso, qui est donc le plus haut dirigeant de l'Union européenne.

Certes, les traditions demeurent, celles des pêcheurs de sardines, des processions pieuses dans les campagnes, du *fado*, ce chant populaire un peu triste qui exprime la *saudade*, la nostalgie portugaise. Mais les Portugais n'ont plus besoin de se complaire dans l'amertume d'un glorieux passé ou d'exalter un nationalisme réactionnaire. Ils constituent un peuple moderne, articulé sur le monde et doté d'un véritable avenir.

Il n'empêche que ce passé existe qu'il a engendré non seulement la nation portugaise, mais aussi la domination européenne sur le monde. Nous n'allons pas raconter les cinq siècles d'histoire qui s'étendent de 1080 à 1580, mais montrer comment le Portugal est à la pointe de l'Europe, d'abord par sa géographie, c'est notre première partie ; ensuite comme la première des nations, c'est notre deuxième partie ; enfin comme la première puissance mondiale, c'est notre troisième partie. Nous terminerons par une promenade sur le bord du Tage, du côté de Belém.



Introduction : depuis la Révolution des œillets

1. À la pointe du continent : l'extrême occident

2. À la pointe du politique : la première nation

3. À la pointe du monde : l'empire colonial

Conclusion : au bord du Tage, vers Belém

1. À LA POINTE DU CONTINENT : L'EXTRÊME OCCIDENT

L'Europe n'est pas un véritable continent, mais le cap occidental du continent asiatique, une péninsule baignée de tous côtés par l'Océan atlantique et ses prolongements : mer du Nord et Baltique au nord, Méditerranée et mer Noire au sud. Elle est découpée en de multiples îles (îles britanniques, Baléares, Corse, Sardaigne, Sicile...) et de multiples presqu'îles (Scandinavie, Péloponnèse et Balkans, péninsule italique, péninsule ibérique...). Ainsi le climat de l'Europe est adouci et modéré par les influences maritimes.

À l'autre extrémité du continent eurasiatique se trouve la Chine. Pendant des millénaires l'Europe et la Chine ont constitué deux masses équivalentes de population, entre lesquelles les relations étaient minces. La Chine avec le Japon constitue l'Extrême-Orient ; l'Europe avec la Grande Bretagne constitue l'Extrême Occident du continent eurasiatique. Et à l'extrémité occidentale de cet Extrême Occident on trouve des finistères comme l'Irlande, la Bretagne et la grande presqu'île ibérique. Or le Portugal s'est construit le long de l'Atlantique sur la façade occidentale de cette presqu'île occidentale de l'Extrême Occident.

On peut donc dire que le territoire portugais se situe à l'extrême pointe occidentale du vieux monde. Et, paradoxalement, on découvrira vers 1500 que le cap St-Vincent et le port de Lisbonne sont aussi les lieux les plus proches de l'Extrême-Orient par la voie maritime. Et cela restera vrai jusqu'au creusement du canal de Suez, vers 1867. De plus, on constatera aussi que ces lieux sont les plus proches du Nouveau Monde. La situation du Portugal est donc bien à l'extrême pointe de l'Europe, mais aussi au centre du monde, entre l'Asie orientale et les Amériques.

Depuis le creusement du canal de Panama, vers 1914, la Californie, Los Angeles, San Francisco pourraient aussi revendiquer une position centrale sur la planète. Ce rapprochement est significatif. Le Portugal fut autour de 1500 la Californie de l'Europe, par le climat comme par le dynamisme. Lisbonne rivalisa avec Paris et Venise,

comme Los Angeles avec New-York et Chicago.

Mais encore fallait-il que le Portugal existât. Or avant le douzième siècle, il n'y a rien qui ressemble au Portugal. Seulement près de Braga, une petite bourgade sur le Douro, s'appelle Portu et en face, comme Lévis par rapport à Québec, une autre s'appelle Cale. Un seigneur bourguignon, vassal du roi de Léon va se tailler là un fief qu'il nommera Portucale. Le Portugal n'a aucune existence naturelle, physique. Le territoire où le Portugal se constituera n'est qu'une partie de la péninsule ibérique, avec le même climat, les mêmes montagnes, les mêmes fleuves qui viennent se jeter dans l'Atlantique : le Douro qui arrose Valladolid, le Tage, qui contourne Tolède, le Guadiana qui passe à Badajoz, trois villes devenues espagnoles. Le nord montagneux est un prolongement de la Galice ; la côte de l'Algarve est un prolongement de l'Andalousie.

Les peuplements antérieurs sont les mêmes que dans le reste de la péninsule : Celtes et Ibères, suivis de Suèves et de Wisigoths, puis d'Arabes et de Berbères, Le territoire du Portugal a bénéficié de la même administration romaine que le reste de l'ibérie. Il a pareillement été christianisé à partir du III^e siècle, puis converti en grande partie à l'Islam au VIII^e siècle. Et pourtant au XIV^e siècle, il existe sur le territoire du Portugal actuel, un peuple distinct, avec ses structures sociales et sa langue propre. Il existe un État souverain et une dynastie royale. Il existe une nation solidaire et jalouse de son indépendance, alors que la plupart des autres nations d'Europe ne se constitueront que beaucoup plus tard.

Le Portugal n'est pas un produit de la géographie, mais un produit de l'histoire. Ce peuple, cet État, cette nation ont été construits du XII^e au XIV^e siècle par l'action conjuguée d'une dynastie féodale et d'une noblesse guerrière, d'un clergé chrétien relativement tolérant, d'une bourgeoisie urbaine entreprenante composée de chrétiens, de beaucoup de juifs et de quelques musulmans. C'est ce que nous expliquerons dans la deuxième partie de l'exposé.

Mais auparavant jetons un coup d'œil sur ce territoire dont les frontières sont fixées depuis sept siècles, un des rares pays du monde dont les frontières sont aussi anciennes. Le Portugal forme un rectangle assez régulier de moins de 200 km d'est en ouest et d'environ 500 km du nord au sud. Il est peuplé de quelques dix millions

d'habitants, ce qui représente une densité de population (100 h/km²) semblable à celle de la France mais supérieure à celle de l'Espagne. Dans les deux tiers nord le relief est plus accidenté, surtout vers l'est, tandis qu'à l'ouest les collines et les plaines prédominent : plaine du Tage (Ribatejo) et plaine côtière (Estrémadure). Cette région nord-ouest est la plus industrielle, la plus peuplée, la plus urbanisée. On y trouve, distantes de 300 km, les deux grandes villes : Porto (1M hab.) à l'embouchure du Douro et Lisbonne (2 M hab.) sur l'estuaire du Tage. Le tiers sud du pays, au delà du Tage (Alentejo), est constitué de plaines vallonnées et jouit d'un climat plus méditerranéen, particulièrement l'Algarve, bien qu'y soufflent les vents de l'Atlantique.

2. À LA POINTE DU POLITIQUE : LA PREMIÈRE NATION

Dans le monde ancien, de la Chine à l'Europe, en Afrique comme en Amérique, il existait des tribus, des villes et des empires, mais non pas d'États nationaux. L'État national est une formation politique produite par la civilisation occidentale et qui est devenu un modèle universel à partir du XIX^e siècle. Certes, des embryons de nations se constituent progressivement dès le quinzième siècle. Mais il faut éviter de projeter sur le passé des réalités du présent. En France, par exemple, il y a un État royal assez fort dès saint Louis, mais guère de sentiment national avant la Révolution de 1789. La Hollande est constituée comme nation au XVII^e siècle, la Belgique, au début du XIX^e siècle. On sait que les nations allemande et italienne ne se donneront un État commun que dans les années 1860. À la même époque, au sortir de la terrible guerre de sécession, les États-Unis devenaient une vraie nation, tandis que la nation canadienne-française était presque constituée au milieu du XVII^e siècle.

Seul le Portugal forme un État national avant le XIV^e siècle, suivi bientôt par l'Angleterre. Le Portugal, première nation ! Pour le comprendre, il faut d'abord se demander ce qui différencie l'État national des autres formations politiques. La tribu est une organisation primitive qui unit des clans familiaux exploitant un même territoire. La tribu inclut une population restreinte, quelques milliers de personnes, jamais une centaine de milliers. La cité est une organisation plus complexe. Elle regroupe les habitants d'une ville et du territoire environnant, se donne des lois et développe une administration. Des habitants





de la ville participent à la gestion de la cité: ils sont citoyens. Les Cités les plus connues sont celles de l'Antiquité grecque (Athènes, Milet, Corinthe, Syracuse...) ou de l'Occident médiéval (Florence, Gênes, Bruges, Lubeck...).

L'empire est l'exercice d'une domination par une dynastie (les Ming, les Romanov), une tribu (les Mongols, les Ottomans), une cité (Rome dans l'Antiquité, Venise au Moyen Âge) sur de nombreuses populations, tribus et cités et de vastes territoires. Les empires développent souvent autour d'un centre (un palais) une administration très complexe et contrôlent les populations rebelles, grâce à une armée redoutable.

On voit tout de suite que l'État national procède à la fois de la cité et de l'empire. Étendu à la façon d'un empire, solidaire à la façon d'une cité. En effet dans l'Europe du Moyen Âge, aucun empire n'a réussi à s'imposer depuis Charlemagne, ni les papes, ni les « empereurs », ni les rois de France et les Cités se sont usées en rivalités (Florence contre Sienne, Gênes contre Venise...). Des États monarchiques ont émergé, contrôlant mal des populations diverses et des territoires disparates. Pensons aux rois de France qui gouvernaient des Flamands, des Occitans, des Normands, des Bourguignons... En réunissant les délégués de leurs sujets dans des assemblées (États généraux), ils essayaient de créer entre ces sujets des liens de solidarité, des appartenances communes et, au moins, un sentiment de fidélité dynastique. Aujourd'hui on appelle cela : *nation building*. Quand ils y ont renoncé, leur monarchie est devenue absolue. Les rois ont alors exercé le pouvoir comme de petits empereurs.

Or justement, cette construction nationale, les rois du Portugal l'ont réussie très tôt. Les circonstances de la *reconquista* les ont servis. Sous ce nom, on désigne ces guerres entre les princes chrétiens du nord de la péninsule ibérique et les califes de Cordoue ou les potentats locaux musulmans. On sait que ces guerres qui prenaient prétexte de la religion ont progressivement évincé les pouvoirs musulmans. L'essentiel de la conquête fut réalisé avant 1250. Le comte Alfonso-Henrique réussit des campagnes victorieuses à partir de son comté de Portucale. De Porto, il déplaça sa capitale vers Coimbra. Il s'empara même définitivement de Lisbonne en 1147. Et rompa avec son seigneur le roi de Castille, il se proclama roi du Portugal: Alphonse I. Les impératifs de la conquête soudaient fortement à la monarchie la noblesse guerrière

et un clergé militarisé. Les uns et les autres se créaient de grands domaines dans les territoires conquis vers le sud, particulièrement dans l'Alentejo. Mais tout cela est semblable à bien d'autres principautés féodales.



http://ibpedia.org/ressource/lisbon...Cathedrale

Dominant le Tage, au cœur du vieux Lisbonne, la cathédrale élevée sur le site d'une ancienne mosquée, après la conquête de la ville, en 1147.

La force, l'originalité d'Alphonse I, de ses successeurs et de leurs fonctionnaires fut d'élargir cette solidarité à l'ensemble du peuple. Leur législation protégea les paysans contre les exactions des seigneurs. En avançant vers le sud, ils dotèrent les villages et petites villes de municipalités autonomes responsables de la défense des remparts et de l'organisation civique. Ils furent accueillants envers les communautés musulmanes et juives, engageant des combattants musulmans dans l'armée et des savants juifs dans l'administration. Ils accordèrent des privilèges administratifs aux villes et favorisèrent le commerce. À Lisbonne surtout, devenue la capitale, à Porto, l'ancienne, à Coimbra, l'universitaire, à Braga, l'archiépiscopale, à Évora et Lagos, les plus musulmanes, une bourgeoisie d'affaires prospérait et devenait l'appui le plus sûr des rois, contre les revendications des grands féodaux ou des évêques.

Cette politique royale soutenue par les aspirations populaires contribua à créer un fort sentiment de fidélité dynastique et d'appartenance commune au pays, ressenti dans toutes les couches de la population et toutes les régions. Fidélité dynastique, solidarité sociale, fierté nationale. L'identité

s'appuyait sur les lois originales du royaume, la mémoire de la reconquête victorieuse, une langue désormais distincte. Le galicien parlé au Portugal ne ressemblait plus guère au galicien de Galice et encore moins au castillan. La langue des Portugais mâtinée de mots et de prononciations arabes était devenue le portugais. Et c'est dans cette langue que, vers 1300, le roi Denis promulgait ses ordonnances et composait ses poèmes. La nation portugaise était née.

Et l'État national en même temps. L'administration était truffée de fonctionnaires appartenant à tous les groupes sociaux: haute noblesse, petite noblesse, clergé, officiers municipaux, gens d'affaires, juifs, universitaires. L'assemblée représentative qu'on nomme « cortes » dans la péninsule ibérique et qui correspond au parlement en anglais et aux États généraux en français, était souvent convoquée et jouait un rôle important. Un nouveau roi ne pouvait être désigné sans son accord. Les représentants des villes y exerçaient un grand pouvoir, alors qu'en Angleterre venait seulement d'apparaître une chambre des communes séparée de la chambre des lords.

On voit que le Portugal n'est pas une cité, mais un grand ensemble de villes et de territoires. Il n'est cependant pas un empire, en ce que les cités et territoires gouvernés ne sont perçus ni comme étrangers, ni comme soumis. L'ensemble de la population adhère à des degrés divers à l'État et s'y reconnaît. La formation politique ne s'appuie ni sur des liens de sang, comme dans une tribu, ni sur la proximité urbaine, comme dans une cité, ni sur la force des armes, comme dans un empire, mais sur un sentiment d'appartenance commun. Ainsi fonctionnent la plupart des États contemporains, si bien que cela nous paraît évident. En 1300, seul le Portugal fonctionnait ainsi, avec environ 500 ans d'avance sur la plupart des peuples.

Le gouvernement incarné dans la personne royale était devenu un gouvernement national, les intérêts dynastiques devant céder aux intérêts de la communauté nationale. Des rois, certes, tenteront encore de faire prévaloir leurs intérêts familiaux, notamment par des alliances matrimoniales avec les rois de Castille. Ces tentatives allaient soulever l'hostilité populaire et sceller définitivement l'existence du premier État national.

Le quatorzième siècle fut un temps de troubles au Portugal comme ailleurs. La Grande Peste de 1348 y faucha des vies, comme partout, développant un climat

d'angoisse. La cohabitation harmonieuse entre les religions fut perturbée par les premiers accès d'antijudaïsme. Les excès se multiplièrent. L'épisode célèbre de la *Reine morte* a frappé les esprits, quand le jeune roi Pierre a fait déterrer Inès sa maîtresse assassinée et l'a fait couronner reine, après avoir supplicié les assassins commandités par le roi défunt, père de Pierre. Un peu plus tard, en 1383, le successeur de Pierre, Ferdinand I mourut sans autre descendance que sa fille Béatrice, qu'il avait marié à Jean, roi de Castille. Celui se retrouva légitime héritier du royaume de Portugal qu'il revendiqua aussitôt.

Immédiatement, la révolte éclate à Lisbonne et se répand dans le pays, tandis qu'une première armée castillane est décimée par la peste. Les Cortes sont convoqués d'urgence à Coimbra. Ni les Cortes, ni le peuple ne peuvent accepter un roi étranger et la perte de l'indépendance nationale. Les Cortes élisent alors un roi triplement illégitime, Jean, fils bâtard du roi défunt et commandeur de l'Ordre d'Aviz, donc religieux. Jean prend la tête du pays et son armée commandée par le connétable Nuno Alvares Pereira écrase les Castillans, le 14 août 1385, à Aljubarrota. Le roi se fait délier de ses vœux, épouse une princesse anglaise, Philippa de Lancastre qui lui donne une descendance nombreuse et brillante. Sur le lieu de la bataille, Batalha, il fait ériger un couvent de Dominicains qui sera le mausolée de la dynastie d'Aviz et le symbole de l'indépendance nationale.

La dynastie d'Aviz est associée aux deux siècles de la grandeur portugaise, les XV^e et XVI^e. Mais le Portugal n'aurait pas pu conquérir le monde, s'il n'avait commencé par exister.

3. À LA POINTE DU MONDE : L'EMPIRE COLONIAL

Au début du XV^e siècle, des routes commerciales reliaient l'Occident à l'Orient. La production industrielle, surtout les draps de laine fabriqués aux Pays-Bas et traités en Italie, était exportée vers Constantinople, Beyrouth, Alexandrie et, de là, vers le Moyen-Orient et l'Extrême-Orient. En échange on importait les produits de luxe devenus nécessaires à l'aristocratie enrichie : épices, soieries, pierres précieuses, cotons et sucre de canne. Malgré la rivalité des Génois, Venise s'était enrichie de ce commerce et dominait complètement l'économie européenne. Cette cité de riches marchands s'était bâtie un véritable empire

maritime, le long des Balkans, en Crète et jusqu'à la mer Noire. Cet empire était cependant menacé par un autre empire qui progressait en Anatolie, celui des Turcs ottomans. En 1453, ceux-ci se sont même emparés de Constantinople, qui devint Istanbul.

À la même époque, les savoirs progressaient rapidement. Par exemple, les savants étaient convaincus que la Terre est ronde, ce qui était une absurdité pour la plupart des gens raisonnables. Les techniques de la navigation s'amélioraient, en même temps qu'on inventait le canon et l'imprimerie. L'indépendance et la prospérité du Portugal y attiraient savants, marchands et navigateurs, particulièrement des Génois. C'est alors que commença l'extraordinaire carrière d'Henri, fils cadet du roi Jean d'Aviz. Il était le commandeur du très riche et très puissant ordre du Christ. Il venait de participer à la conquête de Ceuta (1415) au Maroc. Il s'intéressa donc à l'Afrique et y consacra sa vie.

Le quatorzième siècle fut un temps de troubles au Portugal comme ailleurs. La Grande Peste de 1348 y faucha des vies, comme partout, développant un climat d'angoisse. La cohabitation harmonieuse entre les religions fut perturbée par les premiers accès d'antijudaïsme.

Le projet était à la fois scientifique, économique et missionnaire. C'est ce que furent aussi les grands projets coloniaux du XIX^e siècle, ceux de l'Angleterre, de la France et de la petite Belgique.

Scientifique d'abord : découvrir la côte occidentale de l'Afrique et les îles de l'Atlantique (Madère, les Açores, les îles du Cap-vert), comprendre le régime des vents, améliorer les techniques de la navigation et les connaissances astronomiques, prouver qu'il était possible d'atteindre l'équateur, sans tomber en bas de la terre, ni être avalé par des monstres et – qui sait ? – trouver peut-être au sud de l'Afrique une route vers les Indes.

Pour justifier les investissements de la recherche, il fallait qu'ils soient rentables. Et ils l'étaient. Non seulement on put développer la culture de la canne à sucre dans les îles, mais on découvrit de l'or dans les fleuves ou dans les parures des peuples indigènes, de la malaguettes, une sorte de

poivre de qualité inférieure, de l'ivoire. Et surtout on achetait des esclaves aux chefs de tribu. On les importait vers Lagos, en Algarve, qui devint le premier marché européen d'esclaves depuis l'Antiquité.

Enfin la motivation la plus profonde dérivait de la grande tradition portugaise de la *reconquista* : combattre l'infidèle et le convertir. Par la mer, on harcelait et on contournait le Maroc musulman mais, surtout, on découvrait des païens noirs à évangéliser.

Sur le cap Sagrès, près du cap St-Vincent, Henri le Navigateur réunissait les astronomes, géographes et cartographes les plus réputés et les capitaines, marins et charpentiers les plus expérimentés. Et chaque année il envoyait une flotte de plus en plus loin et faisait consigner soigneusement les résultats de l'opération pour mieux préparer la suivante. Le cap Sagrès était une sorte de cap Canaveral, si ce n'est que les explorateurs partaient pour des mois, sans qu'on puisse garder le contact avec eux. Ainsi on perfectionna la caravelle, ce merveilleux bateau solide, maniable et rapide à la fois. Et on apprit à se servir des vents de l'Atlantique.

À la mort d'Henri, en 1460, les Portugais n'avaient atteint que le Cap-Vert, mais ils avaient acquis une avance scientifique et technologique insurmontable. Ensuite le gouvernement de Jean II dans les années quatre-vingt, quatre-vingt-dix poursuivit le projet, à partir de Lisbonne et avec des moyens supérieurs. Les marchands lisboètes entrevoyaient même la possibilité de prendre les Vénitiens et les Arabes de revers en contournant l'Afrique. Pour cela, ils étaient prêts à soutenir les « intellectuels », savants ou missionnaires. Et c'est ce qui arriva. L'équateur franchi en 1571, Diego Cam atteignit l'embouchure du Zaïre (Congo), en 1482 ; Barthélemy Diaz découvrit le Cap de Bonne Espérance à l'extrémité sud de l'Afrique, en 1488. Cabral toucha le Brésil. Et en 1498, Vasco de Gama, parti de la plage de Belém avec une flotte importante, franchit le Cap, atteignit les Indes et revint triomphalement à Lisbonne avec un premier chargement d'épices. Dans les années suivantes, Venise perdait son monopole et son hégémonie. Le monde basculait.

Entre-temps, en 1492, un aventurier génois commandité par les rois d'Espagne avait découvert quelques îles au loin vers l'ouest. Cet événement anecdotique et mineur allait se révéler capital pour l'Espagne et le monde, à partir des années 1540. Mais dans la première moitié du seizième siècle, les yeux du monde étaient tournés vers



Lisbonne et la route orientale des Indes. Les Portugais y constituaient un immense empire linéaire de 20 000 kilomètres de long, usant tantôt de l'avance technologique des caravelles et des canons, tantôt d'habiles négociations. Leur poste le plus lointain fut Macao cédé par les Chinois en 1557, d'où ils joignirent le Japon. De ces colonies, ils importaient de grandes quantités de produits précieux, qui étaient ensuite diffusés dans toute l'Europe.

Dans la première moitié du XVI^e siècle, Lisbonne était la ville la plus active et la plus cosmopolite du monde. Dans tout le Portugal, les marchands, les fonctionnaires et le peuple s'enrichissaient, abandonnant aux esclaves les tâches les plus pénibles. Les rois, comme Manuel le Fortuné, disposaient de ressources énormes qu'ils consacraient au luxe, au faste et à la construction d'innombrables églises et palais somptueux, l'aristocratie imitant les monarques. Ainsi naquit le style manuélien qui caractérisait, de manière très originale, la renaissance au Portugal.

Hélas, le Portugal ne produisait guère et importait beaucoup, essentiellement le blé que les Hollandais amenaient de l'Europe du nord et des produits manufacturés de Londres, Anvers, Hambourg ou Paris. Du nord-ouest européen donc. Si bien que Lisbonne ne remplaça pas Venise à la tête de l'économie-monde. Ce fut Anvers, aux Pays-Bas, qui devint la plaque tournante de la nouvelle économie, le port où aboutissaient les richesses du Portugal et bientôt de l'Espagne, la bourse des valeurs, le siège social des banquiers allemands, le lieu de l'innovation technique, par exemple dans l'imprimerie, un lieu de débats intellectuels entre humanistes et réformés, le pays d'où l'empereur Charles-Quint tentait d'unifier la Chrétienté. Décidément la prépondérance venait de passer définitivement de l'Europe méditerranéenne à l'Europe du nord. Car à Anvers, succéderait Amsterdam, puis Londres, puis Rotterdam et la région du Rhin.

L'immensité de l'empire colonial, la prospérité explosive de Lisbonne, l'éclat de l'art et de la littérature portugaise ne résistèrent pas jusqu'au bout du seizième siècle. Les colonies des Indes furent rognées par les Hollandais, l'indépendance par les Espagnols, la flotte pillée par les corsaires anglais ou français, la coexistence multiculturelle éradiquée par l'Inquisition. On importa les



À l'ouest, dans le Tage, près la plage de Belém, d'où partit Vasco de Gama, la tour de défense édifée par Manuel le Fortuné, en 1515.

modèles aristocratiques de Rome, Madrid ou Paris. Puis, les entrepreneurs britanniques prirent le contrôle de l'économie. Il restait des bribes de l'empire en Afrique et surtout l'immense Brésil, bientôt indépendant. Il restait surtout une nation qui, dans les malheurs, l'appauvrissement, les humiliations et le souvenir nostalgique de son glorieux passé conservait sa solidarité, sa cohérence et son identité. Un peuple fier, ouvert au monde, travailleur, pauvre et pieux.

CONCLUSION AU BORD DU TAGE, VERS BELÉM

La pointe du continent eurasiatique, la première nation du monde et le premier empire colonial, on peut les découvrir partout du nord au sud, de Braga à Lagos, mais nulle part mieux qu'à Lisbonne et sur la plage de Belém.

Le centre de Lisbonne est fait de deux collines dominant le Tage entre lesquelles descend une vallée qui rejoint les plages. À l'est l'Alfama, la ville la plus ancienne, la colline musulmane; à l'ouest, la haute ville populaire et le quartier chic du Chiado; entre les deux, la ville moderne, orthogonale, entièrement reconstruite par le marquis de Pombal, après le terrible tremblement de terre de 1755, survenu le jour de la déportation des Acadiens. Ce quartier des Lumières débouche au bord du Tage, sur l'immense place du Commerce, qui fut jadis l'emplacement d'un palais royal.

L'estuaire du Tage est très large à cet endroit, beaucoup plus vaste que le Saint-Laurent devant Québec. On distingue cependant bien Barreiro au sud où conduit le traversier. On aperçoit à droite le vieux pont

des années soixante et on devine au loin, à gauche, le tout nouveau pont Vasco de Gama. Pour les Portugais, l'estuaire du Tage, c'est la « mer de paille » qui scintille comme l'or au soleil couchant. Aujourd'hui le fleuve est bordé de quais qui étaient jadis des pages.

Vers l'est s'étend la plage de Belém, Bethléem. Là, du quai de Restelo, la flotte de Vasco de Gama est partie en 1497 et c'est là qu'elle est revenue, après plus d'un an de navigation, chargée d'épices. La pleine mer est à une dizaine de kilomètres et le monde entier, en arrière. Le roi Manuel a entrepris sur cette plage les plus beaux travaux de son règne, dans le plus pur style « manuélien ». D'abord une redoutable forteresse qui était dans le fleuve et

qui est maintenant raccordée aux quais: la tour de Belém, symbole de Lisbonne, comme le Château Frontenac à Québec. Ensuite l'église et le couvent des Hiéronymites, les *Jeronimos*, avec son superbe cloître. L'église fut le mausolée des descendants de Manuel, on y trouve bien entendu aussi le tombeau de Vasco de Gama. Et le couvent devint un édifice public national: on y a signé, en 1981, le traité par lequel le Portugal entrait dans l'Union européenne.

Salazar a utilisé la fécondité symbolique de Belém, pour y organiser une grande exposition nationale en 1940. Il en reste, reconstruit en 1960, la *Proue des Découvreurs*, un monument de style stalinien, mais d'une grande puissance évocatrice à la gloire d'Henri le Navigateur et de ses successeurs. Pour accueillir en 1992, la présidence portugaise de la Communauté européenne, on a choisi Belém et on y a construit un édifice prestigieux de style *bunker* qui sert maintenant de centre culturel.

« Belém, ancre de mémoire », écrit l'historien Yves Léonard. Fernando Pessoa l'a évoqué dans son vaste poème, *Le Messenger*, publié en 1934. Et dès 1572, dans *Les Lusitades*, Camoens, le grand poète national, mettait ces paroles prophétiques dans la bouche d'un vieillard regardant partir Vasco de Gama; « Vous laissez l'ennemi grandir à vos portes et partez au loin en chercher un autre qui sera cause que votre antique royaume se dépeuple, s'affaiblisse et se perde ».

André Ségal
Professeur retraité,
Université Laval

Des sirènes et des hommes: les Grecs et la mer¹

Espace à conquérir, matière fluide à apprivoiser, profondeurs invisibles offertes aux seules forces de l'imagination, la mer exerça une fascination totale sur le peuple hellène. Pour saisir ce que fut pour eux le long apprentissage de la mer, rien de mieux que de tourner les yeux vers la plus notable légende grecque, l'Odyssee, et d'y regarder l'image que le héros Ulysse s'y fait de la mer.

On notera d'abord qu'Homère, en construisant la figure d'Ulysse, en fait un personnage qui est aux antipodes du marin archaïque: il subit la mer et n'a rien du commerçant ou du colon, qui partent pour s'y installer. Seule la curiosité, le désir de tout savoir, semblent le motiver. Véritable héros de roman, il ne craint pas de lutter contre les dieux: l'homme peut se frayer un chemin même dans le monde sauvage de la mer, tel est le message de cet être plus grand que nature, qui jamais toutefois ne versera dans l'hybris.

Pour mieux saisir l'image qu'Ulysse se fait – et qu'il donne – de la mer, on s'est appliqué ensuite à recenser certaines des grandes rencontres qu'il a faites, chaque aventure, toujours voulue, devenant une sorte d'expérience. Parmi les plus significatives figurent l'épisode des Sirènes, où sa curiosité le

pousse vouloir tout éprouver; la confrontation avec le cyclope Polyphème, au cours de laquelle, lui, l'homme civilisé, affronte le plus sauvage des êtres vivants et le vainc par ses astuces; avec Circé, son irruption dans le monde des magiciens mystérieux; et surtout, son séjour chez Calypso, la déesse qu'il a le plus décrite et chez qui il a fait le plus bel acte de foi en la vie humaine que l'on ait lancé dans le monde grec d'hier.

Dans un deuxième temps, après avoir évoqué la géographie de ce monde où la mer est partout, c'est de l'histoire dont on a parlé en examinant cette mer mythique et déjà lourde de réminiscences incertaines. Une histoire toujours liée à la mer, depuis l'arrivée en Méditerranée de ces terriens inquiets en quête d'un monde meilleur, nomades des premières civilisations qui prennent conscience que nulle part ailleurs que sur la mer, l'homme n'est aussi vulnérable, jusqu'aux Égyptiens, aux Crétois, aux Achéens et aux Phéniciens qui, chacun à sa façon, frayèrent la voie et firent que la Méditerranée se mette rapidement à grouiller et y tracer pour toujours les « routes liquides » des commerçants, des explorateurs et des philosophes.

Il fallait toutefois dompter cette matière inquiétante, forte d'une charge symbolique

à nulle autre pareille: cuve du mal, univers inatteignable et incompréhensible, reflets de tous les risques et les dangers qui guettent l'intrépide osant s'aventurer sur une masse aussi mouvante; mais également univers étrange et fascinant où cohabitent aussi bien les monstres horribles que les plus envoûtantes sorcières.

Cette plongée dans l'univers onirique de la mer, et ces espaces dans lesquels rôde un peuple de divinités toutes collées aux mystères des origines, débouche tout naturellement sur les mythes et la mythologie. Les Grecs ont excellé à les tisser, dans leur effort pour comprendre l'univers et pour en systématiser les forces.

L'évocation de certains des grands mythes de la mer allait enfin illustrer le fait que Grecs étaient en quelque sorte condamnés à trouver le salut par la mer: la colonisation, la lutte pour l'empire maritime, le commerce et la découverte en apportent quelques exemples.

Jacques Desautels
Professeur retraité
Université Laval

1. Résumé de la conférence à l'APHCQ, juin 2007.

Les TICS et l'apprentissage de l'histoire: trois exemples

Le 1^{er} juin 2007, au congrès de l'APHCQ, trois professeurs ont voulu présenter leurs expériences pédagogiques avec les TICS dans le cadre du cours sur l'histoire de la civilisation occidentale. Chacun a fait une présentation qui fut suivie d'une période de discussion avec la salle. L'objectif était de faire ressortir les avantages et les difficultés de l'utilisation des TICS. Les technologies traitées dans ces présentations sont diverses: Louise Forget a développé un scénario pédagogique qui implique utilisation d'un site web; Lorne Huston a fait travailler ses élèves sur une base de données; Francine Gélinas utilise le quiz informatisé comme outil d'encadrement des élèves.

• **Louise Forget**, du collège Ahuntsic, expose un scénario pédagogique portant sur l'essor urbain au Moyen Âge. L'activité qu'elle décrit se déroule en laboratoire informatique à partir d'un site web préparé à cet effet. L'information est présentée sous forme de fiches interactives exploitant les images et les hyperliens à partir desquels les étudiants, en équipe de deux, complètent un questionnaire préétabli.¹

- **Lorne Huston**, du cégep Édouard-Montpetit, décrit un travail pratique qu'il propose aux élèves sur la recherche dans une base de données. L'activité vise à aider les élèves à explorer les dimensions d'un phénomène historique complexe: la pensée « préscientifique » de la Renaissance.²
- **Francine Gélinas**, du Collège Montmorency, expérimente le quiz comme outil d'encadrement des élèves dans les lectures qu'ils ont à faire. Chaque semaine, un quiz est mis en liberté dans DECCLIC. Il porte sur le thème à l'étude et, quoiqu'il affichera une note à l'élève, il constitue une évaluation formative. L'activité se fait selon la disponibilité de l'élève et autant de fois qu'il le désire.³

N'hésitez pas à communiquer directement avec les professeurs concernés s'il y a un aspect qui vous intéresse plus particulièrement: louise.forget@collegeahuntsic.qc.ca, lorne.huston@college-em.qc.ca, fgelinas@cmontmorency.qc.ca.

Lorne Huston
Collège Édouard-Montpetit

1. Pour consulter le site web en question: www.collegeahuntsic.qc.ca/pagesdept/hist_geo/Atelier/Scenario/Bourg/intro.html.

Pour télécharger le questionnaire: www.collegeahuntsic.qc.ca/pagesdept/hist_geo/Atelier/Notes/reveil_urbain2.doc

2. Pour télécharger le Powerpoint et les documents d'accompagnement: www.ed4web.collegeem.qc.ca/prof/lhuston/APHCQ2007/

3. Pour télécharger le Powerpoint et les documents d'accompagnement: www.ed4web.collegeem.qc.ca/prof/lhuston/APHCQ2007/



Les conflits liés à l'eau dans l'Afrique contemporaine

UN BREF APERÇU GÉOGRAPHIQUE DU PROBLÈME

Le continent africain a une superficie d'environ 30 millions de km². Sa population est aujourd'hui de près de 800 millions d'individus repartis dans 53 pays. Sur les 30 millions de km² de la superficie africaine, 9 millions sont couverts par le Sahara, le plus gros désert chaud au monde. Depuis l'Afrique de nord, le Sahara avance petit à petit dans l'Afrique noire (Mauritanie, Mali, Niger, Tchad, Soudan). Chaque année, le désert progresse inexorablement vers le sud, ce qui donne une première indication sur le sujet qui nous préoccupe. Il va sans dire que dans les pays traversés par le Sahara, l'eau et la terre cultivable deviennent des ressources-clés dans la fixation des populations sur un territoire donné. Le Mali, un des pays les plus vastes d'Afrique, en offre la meilleure illustration. Le Mali est coupé en deux. La partie nord, soit 66% du territoire, est dans le Sahara; elle héberge à peine 10% de la population. Il en résulte que 90% de la population malienne vivent sur les 30% du territoire non encore désertique.

À l'avancée du désert, il faut ajouter également la présence, en Afrique, d'une rupture, entre la pression démographique et la sécurité alimentaire. Le résultat de cette rupture est l'installation des populations dans la dépendance alimentaire. La population croît plus vite que les moyens de la nourrir. Sortir de cette dépendance nécessitera probablement d'intensifier l'irrigation, ce qui aura pour conséquence d'aggraver la pénurie d'eau en certaines régions. Dans les zones forestières, les effets conjugués de la population et du sous-développement exercent une pression sur l'environnement qui se dégrade au fil du temps.

LES CONFLITS LIÉS À L'EAU EN AFRIQUE

Pour évoquer les conflits liés à l'eau dans l'Afrique contemporaine, abordons-les sur deux plans: le plan régional et le plan domestique.

Au plan régional

En 1885 a lieu le Congrès de Berlin. Les puissances européennes se réunissent à Berlin

pour se partager l'Afrique. Un des enjeux importants au Congrès de Berlin était l'eau, c'est-à-dire l'accès aux voies navigables. Mais le tracé des frontières décidé par les Européens n'a pas fini de créer des problèmes aux Africains, notamment sur le plan de la gestion de l'eau. En effet, de nombreux pays sont enclavés et ne possèdent aucun débouché sur la mer. Cette situation constitue un sérieux handicap économique. Pour leurs exportations et leurs importations, ces pays doivent recourir aux ports des pays voisins. Mais lorsqu'une guerre civile éclate dans le pays qui abrite le port, tous les pays qui en dépendent sont mis à genoux. Nous venons de le voir au cours des dernières années avec la guerre civile en Côte d'Ivoire. Du coup, le Burkina Faso et le Mali qui utilisaient le port d'Abidjan se sont trouvés pris au dépourvu.

Une autre source majeure de conflits au plan régional est la présence de fleuves transfrontaliers. En Afrique, de nombreux fleuves traversent plusieurs pays. Arrêtons-nous sur un seul cas, celui du Nil qui présente le plus grand conflit portant sur l'usage d'un fleuve transfrontalier. Le bassin du Nil s'étale sur dix pays: le Burundi, le Congo, l'Égypte, l'Érythrée, l'Éthiopie, le Kenya, l'Ouganda, le Rwanda, le Soudan et la Tanzanie. De tous ces pays, l'Éthiopie passe de loin pour le plus gros pourvoyeur des eaux du Nil. En effet, 86% des eaux du Nil proviennent de ce pays. Par contre, l'Égypte est tributaire du Nil, d'où son appellation de «don du Nil». Pour cette raison, l'Égypte veut s'assurer le contrôle des eaux du Nil depuis leurs sources. Ainsi, l'Égypte se montre très hostile envers tout projet en amont du Nil qui affecterait la quantité d'eau que le pays reçoit. Une armée du Nil a même été mise sur pied en Égypte à cet effet. En 1959, l'Égypte et le Soudan ont signé un traité à travers lequel les deux pays s'arrogeaient le droit de décider quelle part les autres pays du bassin du Nil pouvaient espérer recevoir. L'Éthiopie qui, nous l'avons vu, pourvoit à 86% des eaux du Nil n'en utilise que 0,3%.

Ce conflit autour du partage du Nil déborde largement son cadre étroit pour recouper un conflit plus grand, celui de la géopolitique arabo-africaine. Si l'on regarde bien le bassin du Nil d'un point de vue ethnique et religieux, on se rend à l'évidence que la poire se coupe en deux: d'un côté

des populations arabes et musulmanes (l'Égypte et le Soudan) qui s'approprient le Nil, de l'autre des populations africaines disposant de peu de droits sur le Nil. Ainsi, sur le Nil se greffe un conflit ethnico-religieux. Et le Soudan est une parfaite illustration de ce conflit, avec un nord arabe et musulman et un sud africain, animiste et chrétien.

Au plan domestique

Les conflits de l'eau se vivent aussi dans l'espace domestique. En effet, la question de l'eau est au cœur de la division sexuelle du travail qui, en Afrique, est plus ou moins rigide. Les tâches domestiques sont le lot de la femme. Dans la plupart de pays africains, la journée de travail de la femme est plus longue que celle de l'homme. Des tâches domestiques qui, nous l'avons vu, incombent aux femmes, la plus importante est la corvée d'eau. Selon les pays et selon les régions, la femme africaine quitte son domicile à l'aube et marche parfois des kilomètres pour recueillir le précieux liquide. Et à cette tâche les filles se révèlent précieuses. Voilà pourquoi on les garde à la maison plutôt que de les envoyer à l'école. Il en résulte des disparités variables selon les pays et selon les milieux, mais préoccupantes tout de même, quant au taux de scolarisation des garçons et des filles. La priorité est donnée aux garçons. Si une telle disparité ne constitue pas un conflit en tant que tel, ses conséquences sur l'ensemble du continent justifient le rapprochement.

Olivier Mbodo

Collège François-Xavier-Garneau



Bibliographie

- BEN YAHMED, DANIELLE, et JEUNE AFRIQUE, *L'Atlas de l'Afrique*, Paris, Jeune Afrique et Éd. Jaguar, 2000, 207 p.
- KI-ZERBO, Joseph, *Histoire de l'Afrique noire d'hier à demain*, Paris, Éditions A. Hatier, 1978, 731 p.
- VAN WYK, Jo-Ansie. «La sécurité de l'eau en Afrique australe», dans Centre tricontinental, *L'eau, patrimoine commun de l'humanité*, Paris, L'Harmattan, 2002, 307 p., pp. 111-114.



Hatchepsout: une femme chez les pharaons

L'histoire de la reine Hatchepsout est entourée de mystère. Vouée à l'oubli après sa mort, son nom fut martelé sur tous les temples et monuments de l'Égypte qui portaient sa marque. Ainsi essaya-t-on d'oublier cette femme d'exception qui réussit, pendant 16 ans, à régner sur l'Égypte en s'appropriant les privilèges du pharaon. Mais grâce au travail patient des archéologues, la Reine mystérieuse sort de l'oubli et du sable, dévoilant le secret de son pouvoir: une propagande politique et religieuse appuyée par le puissant clergé de Thèbes.

Vers l'an 1492 avant notre ère meurt Thoutmosis I^{er}, pharaon puissant et aimé du peuple. La succession du trône passe alors à son fils, Thoutmosis II, né d'une union avec une épouse secondaire. Hatchepsout, la fille aînée de Thoutmosis I^{er}, née de la Grande Épouse royale Ahmosis, est alors mariée à son demi-frère devenu pharaon. Cependant, à la mort de Thoutmosis II en 1479, Hatchepsout a donné naissance à deux filles et le pouvoir passe alors au fils que Thoutmosis II a eu d'une autre femme, celui qui deviendra Thoutmosis III.

Hatchepsout est alors une jeune femme vive et intelligente, fille aînée d'un grand pharaon et veuve d'un roi de peu d'envergure. En voyant le pouvoir échoir à un enfant en bas âge, elle va user de tous ses dons et de son influence pour usurper peu à peu le pouvoir.

Les textes qui témoignent des premières années du règne du jeune Thoutmosis III sont partiels. Mais on constate qu'à la cinquième année du règne de ce dernier, Hatchepsout est représentée à ses côtés, ce qui indique qu'elle avait alors commencé à prendre le pouvoir. Ce qui demeure obscur, c'est la façon précise dont elle s'y est prise pour atteindre ce but.

On sait cependant qu'en l'an 7 du règne de son neveu, Hatchepsout devient reine, et ce durant 16 ans, soit de 1484 à 1486.

À ce titre, elle est représentée portant les attributs du pharaon, dont la barbe postiche. Cet état de fait s'appuie sur une propagande bien orchestrée d'ordre politique et mythique. La jeune reine a compris qu'elle devait justifier son pouvoir par sa filiation directe avec le pharaon Thoutmosis I^{er} tout en se donnant une assise religieuse.

Ainsi, les textes indiquent qu'Hatchepsout a été légitimement désignée par son père, Thoutmosis I^{er}, comme héritière du trône. Les textes gravés la montrent en présence de son père et du dieu Amon, divinité suprême qui vient sanctifier le geste. Hatchepsout insistera aussi sur le fait qu'elle est la fille aînée du pharaon, née de la Grande épouse royale, afin de donner encore plus de poids à cette filiation.

D'autre part, un long texte gravé sur les murs de la tombe d'Hatchepsout à Deir el Bahari fait état d'une théogamie mise de l'avant, parallèlement à la légitimité politique du pouvoir de la reine, pour valider son règne sur le plan mythique. C'est dans cet esprit qu'apparaît le récit de la conception d'Hatchepsout: le dieu Amon, ayant pris les traits du pharaon Thoutmosis I^{er}, s'est uni avec la Grande Épouse royale Ahmosis qui a ensuite conçu Hatchepsout. La reine est présentée ici comme la fille naturelle du dieu Amon. Ce type de théogamie aura par la suite une certaine vogue

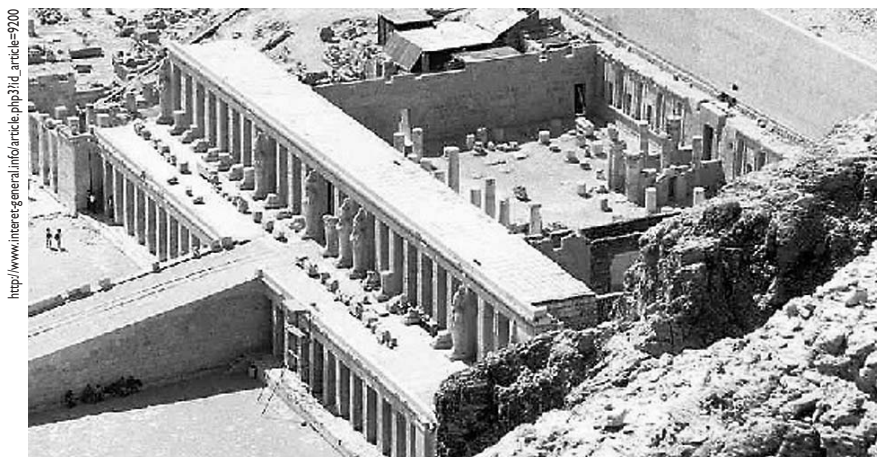
et sera utilisé pour appuyer les règnes en quête de justification. On pense notamment à Alexandre le Grand qui, en 331 avant notre ère, se dira lui-même fils d'Amon pour s'attribuer le titre de pharaon.

Mais la propagande politique et mythique d'Hatchepsout, seule, n'aurait pas suffi à la maintenir 16 ans au pouvoir. C'est surtout grâce à sa capacité de s'entourer de gens puissants et fidèles qu'elle a réussi ce tour de force.

Tout d'abord, Hatchepsout s'assure l'appui du clergé de Thèbes, dédié au dieu Amon. Le clergé sanctionne le règne de la reine qui rétribue cette fidélité par des largesses, dont la construction de nombreux temples à Amon, en plus de l'embellissement des temples de Karnak et Louxor. La montée en puissance du clergé d'Amon sous le règne d'Hatchepsout sera d'ailleurs une menace pour la stabilité intérieure de l'Égypte. La reine, préoccupée de maintenir ses appuis, néglige sa politique militaire.

En plus du clergé d'Amon dont la fidélité lui est acquise, Hatchepsout se repose sur deux favoris qui joueront un rôle primordial sur le plan politique. Le premier, Hapouseneb, cumule le titre de vizir et de grand prêtre d'Amon. C'est la première fois que ces deux charges sont occupées par une même personne. Mais le grand favori de la reine fut Senémout à qui la reine accorda le titre « d'ami unique ». C'est à lui que revint la tâche d'élever Néferourêt, la fille aînée d'Hatchepsout, en plus d'être l'architecte en chef de la reine et de veiller à la construction de son temple funéraire à Deir el Bahari. Senémout assumait l'intendance dans divers dossiers et son nom est à jamais indissociable de celui d'Hatchepsout. Des vestiges archéologiques semblent d'ailleurs indiquer qu'il existait plus qu'une simple amitié entre ces deux personnages. On sait cependant que, pour une raison inconnue, Senémout était tombé en disgrâce peu avant la mort de la reine. Son nom fut martelé sous les ordres de Thoutmosis III en même temps que celui d'Hatchepsout.

On ne sait rien des circonstances de la mort de la reine. On sait toutefois que Thoutmosis III apparaît seul dans les textes à partir de la vingtième année de son règne. On présume donc que la reine est décédée à ce moment. Il faut dire cependant que durant tout le règne d'Hatchepsout Thoutmosis III a continué à être représenté dans les fresques illustrant les hauts-faits de la reine. Il est



Vue du temple d'Hatchepsout, Deir-el-Bahari dans la Vallée des Rois





Tête d'Hatchepsout, découverte en 1926 (Musée du Caire)

alors désigné comme « le Grand Impérial ». Sa présence était sans doute nécessaire pour apaiser les esprits. Certains auteurs disent que le jeune roi a été exilé, mais il semble certain qu'on l'ait tenu loin de la ville de Thèbes. Une inscription mentionne une

expédition militaire menée par Thoutmosis III en l'an 16 et on sait qu'il possédait de réelles capacités militaires. Il est d'ailleurs surnommé parfois le « Napoléon égyptien ». Il est probable que l'armée l'ait soutenu mais que la puissance d'Hatchepsout, protégée par le clergé d'Amon et des courtisans à qui elle octroyait les plus hautes charges, était trop grande pour être éclipsée facilement. Il dut donc attendre dans l'ombre, avant de pouvoir à son tour précipiter sa prédécesseure dans l'oubli éternel, en maudissant sa mémoire.

Le règne d'Hatchepsout, dont, selon certains, la momie vient d'être identifiée récemment¹, est certes intéressant pour l'histoire des femmes car il témoigne d'un fait exceptionnel : la montée d'une femme sur le trône pharaonique et son exercice du pouvoir au masculin. Mais cet événement est atypique et a été rendu possible grâce à des conditions particulières mises en relief par une propagande bien orchestrée et encouragée par le puissant clergé de Thèbes. Il faut enfin

souligner qu'Hatchepsout, en tant que pharaon, prenait les attributs de la charge, à connotation masculine, et a tenté, en ce sens, de faire oublier sa féminité.

Julie Gravel-Richard

Collège François-Xavier-Garneau

Bibliographie

- DESROCHES-NOBLECOURT, Christiane. *La reine mystérieuse : Hatchepsout*. Paris, Éditions Pygmalion, 2002. 441 p.
- LALOUETTE, Claire. *Histoire de la civilisation pharaonique. Vol. 2: Thèbes ou la naissance d'un empire*. Paris, Flammarion, 1999. Coll. « Champs ». 642 p.

1. Cette découverte et ses conclusions ne font pas l'unanimité dans la communauté des égyptologues.

Docteure Irma (1878-1964)

Portrait d'une femme ayant consacré sa vie entière à son rêve, *La louve blanche*, premier tome du roman *Docteure Irma* de Pauline Gill¹, série de deux tomes, raconte la vie d'Irma LeVasseur. Cette femme passionnée avait un but bien précis dans la vie : se consacrer à la médecine pour enfants. C'est un rêve ambitieux dans un Québec du début du XX^e siècle où la place de la femme dans des fonctions publiques est contestée. Première femme médecin canadienne-française², cofondatrice de l'Hôpital Sainte-Justine et fondatrice de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, entre autres, voyons comment cette femme s'est démarquée. Son enfance et son cheminement scolaire, son entrée dans la profession médicale ainsi que le processus de fondation de l'Hôpital Sainte-Justine sont les trois parties abordées dans le roman.

L'ENFANCE ET LE CHEMINEMENT SCOLAIRE

Plusieurs événements dans sa vie seront marquants. Ils alimenteront ses passions, ses rêves et ses projets. Née dans le quartier Saint-Roch à Québec le 18 janvier 1878, Irma passe son enfance avec son père Nazaire, son frère aîné Paul-Eugène et sa mère Phédora. Ses deux grands-pères sont très proches de la famille, ainsi que quelques tantes. Irma a été marquée dès sa petite enfance pour plusieurs raisons. D'abord, son frère est atteint d'un handicap mental qui le rend dépendant de sa famille. Irma sera très préoccupée de rendre heureux ce frère habité d'un sentiment d'abandon permanent. Dans cette époque où il est dur de grandir en santé, Phédora a mis trois autres enfants au monde qui sont morts en bas âge. La mort du petit dernier à deux mois et demi en 1883 touchera Irma dans la profondeur de son âme. Ce sera le point tournant de sa vie et c'est la raison principale qui la décidera à

faire carrière en pédiatrie. Les circonstances de la mort du petit parurent pathétiques aux yeux d'Irma. Le petit Émile est mort, sans avoir eu accès à aucun traitement. À l'époque, un enfant en bas de deux ans n'est pas admis à l'hôpital et les médecins ne se déplacent pas à la maison pour lui non plus. Beaucoup d'enfants de cet âge sont malades, peu guérissent, alors il est coûteux d'essayer de les traiter d'une quelconque manière. Confrontée à cette situation, Irma se donne comme mission d'offrir des soins gratuits à tous les enfants malades qui ont moins de cinq ans. Enfin, un autre événement majeur dans l'enfance d'Irma est le départ de sa mère lorsqu'elle avait dix ans. Phédora, chanteuse de talent, quitte sa famille en cachette pendant la nuit pour s'en aller faire carrière aux États-Unis, et ira vivre quelque part à New York, personne ne le sait vraiment. Irma passera une partie de sa vie à la chercher et Paul-Eugène deviendra un poids pour la famille, car il ne s'en remettra jamais.

À cause du départ de sa mère, la vie de famille paisible d'Irma sera bouleversée. Elle vivra pendant l'année scolaire chez son grand-père maternel, Sir William Venner, pour lui assurer la poursuite de ses études, son père n'ayant pas les moyens financiers de s'en occuper. Elle passera ses étés chez son autre grand-père Zéphirin LeVasseur. Irma fera ses études secondaires au Collège Jésus-Marie de Sillery. Lorsque Sir Venner meurt, Irma vivra en pension chez les Religieuses de Jésus-Marie et sera placée sous la

1. Pauline Gill, *Docteure Irma*, Tome 1 : *La louve blanche*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2006, 536 pages.

2. Noémie Mercier, « Le combat d'Irma », *Québec Science*, vol. 45, n° 9, Juin (2007), p. 43.



charge de Philomène, la veuve de Sir Venner. Cette période dans la vie d'Irma n'a pas été particulièrement heureuse, car en plus du deuil de son grand-père, elle devait vivre une mésentente avec Philomène et l'éloignement de son père et de son frère.

Finissante en 1893, elle est toujours bien décidée à faire carrière en médecine. Être une femme de tête à l'époque n'est pas facile. Ses demandes d'admission sont refusées dans toutes les universités francophones. Seule l'université anglophone Bishop's l'accepte, mais ne lui donne pas accès aux stages qui permettent de pratiquer. On lui dit que les femmes sont trop sensibles et fragiles pour supporter le travail d'un médecin et que c'est disgracieux pour une femme de voir un corps nu. Irma ne se laisse pas abattre par ce premier obstacle et se fait quand même une amie importante à Montréal: Mlle Abbot, qui a sa formation en médecine, mais n'a pas le droit de pratiquer. L'université Saint-Paul au Minnesota fait une proposition à Irma qu'elle acceptera. Elle part donc pour les États-Unis en 1894.

Pendant presque toutes ses études universitaires, Irma vivra chez un ami de son père, le Dr Canac-Marquis. Elle consacrera six années à sa formation en médecine et ne verra sa famille qu'en de rares occasions. Elle aura une vie bien remplie: rencontre avec Dr Mary Putnam Jacobi, sentiments amoureux pour un homme qu'elle découvrira être son cousin, mort de l'enfant du Dr Canac-Marquis alors qu'elle y était très attachée, etc. En plus, elle mènera une quête parallèle à celle de devenir médecin: la recherche de sa mère. Ses études terminées et sa mère encore introuvable, elle retournera à Québec en 1900 pour pratiquer.

Ses espoirs sont vite gâchés lorsqu'on lui annonce qu'elle aura sa licence de docteur si elle repasse une série d'examens au Québec. Frustrée, elle retourne à New York pour travailler au St. Mark's Hospital où elle attend que le Collège des médecins lui donne son permis sans les examens. Alors qu'elle est encore loin de sa famille, son grand-père Zéphirin meurt à son tour. Ce sera une grande perte pour Irma.

L'ENTRÉE DANS LA PROFESSION MÉDICALE

Un an après le décès de son aïeul, elle revient à Québec pour passer ses examens et recevra enfin son permis en 1903. Après avoir contacté plusieurs médecins pour travailler, elle se rend compte qu'elle devra commencer sa carrière à Montréal. En fait, elle a beaucoup de difficultés à faire sa place. Bloquée de toute part, elle est impuissante devant l'urgence constatée d'ouvrir des cliniques de pédiatrie. Elle décide donc de retourner étudier, pour se perfectionner, en Europe (France et Allemagne) cette fois. Elle étudiera encore deux ans.

LE PROCESSUS DE FONDATION DE L'HÔPITAL SAINTE-JUSTINE

En juin 1906, Irma revient au Québec et apprend la mort de son amie Mary Putnam Jacobi. C'est le quatrième deuil dans sa vie alors qu'elle n'a pas encore 30 ans. Irma s'installera à Montréal. En véritable lionne, elle mènera à terme son projet: ouvrir un hôpital pour enfants. Pour y arriver, elle commence par ouvrir sa maison à tous les enfants ayant besoin de soins. Elle ne demande rien en échange, les gens lui donnent ce qu'ils peuvent. Ensuite, elle reçoit une invitation à la Crèche de la Miséricorde pour travailler avec le Dr Lachapelle. Elle en profite pour lui exposer son projet de façon plus insistante. Il lui laisse entendre qu'il participera avec elle, mais qu'avant, il faut trouver du financement en grande quantité. À force d'en parler à tout le monde, Irma trouve une maison, des dons de

matériel et d'argent, des docteurs ainsi que des femmes pour l'aider. Elles formeront un conseil d'administration, avec des dames patronnesses, auxquelles se joindra Justine Lacoste-Beaubien qui deviendra la directrice. L'hôpital ouvre en 1907 sous le nom de l'Hôpital des enfants et tout le monde y participe avec cœur, mais progressivement, Irma est exclue d'importantes décisions. Quand Justine Lacoste-Beaubien renomme l'édifice l'Hôpital Sainte-Justine sans consulter Irma. Irma finit par quitter le projet en 1908 et retourne vivre à Québec pour réfléchir sur son avenir. En réalité, l'histoire perd sa trace jusqu'en 1915 où on la retrouve dans les Balkans³. C'est ce que nous lirons dans le deuxième tome du *Docteur Irma*.

Pauline Gill se consacre depuis plusieurs années à l'écriture de romans historiques comme «La Cordonnière», «Les enfants de Duplessis», «Évangéline et Gabriel», et bien d'autres. Elle a fait des études universitaires en pédagogie, en histoire, en sociologie et en lettres. Elle a enseigné aux niveaux primaire, secondaire et collégial. Pauline Gill est une passionnée de la recherche⁴.

En somme, ce roman, écrit par une auteure expérimentée, tant par sa carrière en littérature que par ses recherches historiques, relate la vie d'Irma LeVasseur d'année en année, de sa jeunesse à la fondation de l'Hôpital Sainte-Justine. Ce livre se lit très bien et on a vite hâte de savoir comment Irma réalisera ses rêves. Ce portrait de la vie d'une femme de carrière du début du XX^e siècle ayant vécu un beaucoup d'obstacles, de joies, de peines et d'espoirs nous emporte dans des émotions diverses et intenses. Dans le deuxième tome, la participation d'Irma à la Première Guerre mondiale ainsi que la fondation de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus seront sûrement racontées à leur tour avec justesse et vivacité. C'est avec empressement que nous lirons la suite lorsqu'elle sera publiée à la fin du printemps 2008.

Pascale Pruneau
Collège Mérici



Bibliographie

- BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA. «Irma LeVasseur», *Femmes à l'honneur: Leurs réalisations*, [En ligne], <http://www.collectionscanada.ca/femmes/002026-408-f.html>, 2005, page consultée le 24 septembre 2007.
- FAFARD, Claire, «Pauline Gill», *Cyberscol*, [En ligne], http://felix.cyberscol.qc.ca/LQ/auteurG/gill_p/pauline.html, 2000, page consultée le 24 septembre 2007.
- GILL, PAULINE, *Docteur Irma*, T. 1, Montréal, Éd. Québec-Amérique, 2006.
- MERCIER, Noémie. «Le combat d'Irma», *Québec Science*, vol. 45, n° 9, Juin (2007), p. 43-46.
- MICHAUD, Francine. «Irma LeVasseur», *Cap-aux-Diamants*, vol. 1, n° 2, Été (1985), p. 3-6.

3. Noémie Mercier, «Le combat d'Irma», *Québec Science*, vol. 45, n° 9, Juin (2007), p. 45.

4. Claire Fafard, «Pauline Gill», *Cyberscol*, [En ligne], http://felix.cyberscol.qc.ca/LQ/auteurG/gill_p/pauline.html, 2000, page consultée le 24 septembre 2007.

Naantali, une ville fondée par des femmes

J'ai emmené mon bulletin de l'APHCQ chez les trolls de Vallis Gratiae, un endroit peu connu mais pourtant très intéressant et lié de près à des femmes !

Vallis Gratiae est le nom d'origine de la petite ville médiévale de Naantali, dans le sud-ouest de la Finlande, ville qui a aujourd'hui ca 15,000 habitants. Le mot «Naantali», nom officiel de la ville aujourd'hui, ne veut rien dire en finnois, c'est tout simplement un équivalent phonétique plus ou moins exact de «Nândendal», le nom suédois de la ville qui est, lui, une traduction exacte du nom latin d'origine «Vallis Gratiae». Il s'agit donc d'une ville fondée avec un nom latin dans cette partie pourtant très nordique de l'Europe où - aucun rapport mais je ne peux pas m'empêcher de l'ajouter - les routes sont tellement bonnes qu'on se demande comment cela se fait que que nos routes sont dans un état aussi pitoyable. Ne disons plus, s'il vous plaît, que chez nous, c'est à cause de l'hiver, cela a tellement fait rire tous les Finlandais et Finlandaises à qui j'en ai parlé !

Vallis Gratiae / Nândendal / Naantali se trouve à une quinzaine de kilomètres de Turku, capitale de la province dite de «Finlande véritable» ou «Finlande historique» (la province qui a «véritablement» fait entrer la Finlande dans l'histoire). Turku a aussi été, sous son nom suédois de Åbo, la capitale historique de la Finlande jusqu'en 1812, c'est-à-dire pendant la période suédoise de l'histoire de la Finlande. Turku / Åbo, la plus vieille ville de Finlande, a été fondée en 1229 lors des croisades lancées par la Suède pour «catholiciser» les populations encore païennes de la rive nord de la Baltique pendant que les chevaliers Teutoniques, mieux connus, «s'occupaient» de la rive sud, de la Prusse et de la Livonie. Ces croisades catholiques avaient bien évidemment aussi pour objectif de contenir la progression vers la Baltique de la version orthodoxe du christianisme de la république princière slave de Novgorod (856-1480), un autre aspect des croisades qu'on n'a malheureusement pas le temps d'approcher dans nos cours. Sur la rive nord de la Baltique, ce sont ces croisades qui ont permis

à la Suède de conquérir la Finlande, à partir de 1155, et la Finlande restera sous contrôle suédois jusqu'en 1809.

Vallis Gratiae / Nândendal / Naantali a elle aussi été fondée à la suite de ces croisades, mais plus tard, en 1438, afin de continuer à répandre le catholicisme dans ces régions encore peu peuplées où l'emprise suédoise sur les populations finnoises locales n'était encore qu'extrêmement limitée. Il n'y a d'ailleurs pas eu de serfs en Finlande et les paysans sont restés libres, tout comme en Suède et à Novgorod.¹ Leur liberté était liée à la rareté des bonnes terres cultivables et au fait que les conditions locales de vie étaient déjà tellement difficiles que les élites au pouvoir ne voulaient pas courir le risque de voir les paysans s'enfuir avec leurs produits si rares et si recherchés dans des endroits encore plus éloignés. Ce qui, comme le disent certains spécialistes de l'histoire de la Russie, remet en question la généralisation malheureusement assez répandue que les Russes auraient en quelque sorte été «prédestinés» à leur histoire de servage et d'autocratie. Mais comme on ne sait pas grand chose sur Novgorod et qu'en plus, on n'a pas le temps d'en parler...²

Pour en revenir à Vallis Gratiae, cette petite ville a la caractéristique peu commune d'avoir été fondée par des femmes, les «Brigittines». Tout a commencé avec la fondation d'un couvent de l'Ordre de sainte Brigitte de Suède, ordre qui admettait aussi des hommes mais où c'était toujours une abbesse qui dirigeait tant les hommes que les femmes des couvents brigittines. Il y a plusieurs versions de la vie et des origines de sainte Brigitte, de son vrai nom Birgitta Birgersdotter (1303-1373),



1. Wolfgang Froese, *Geschichte der Ostsee*, Gernsbach (Baden-Württemberg), Casimir Katz Verlag, 2002, p.184.

2. J'ai remarqué, lors de lectures que je viens de terminer sur l'histoire des hautes vallées alpines les plus éloignées, qu'on y retrouve des conditions très similaires avec, là-bas aussi, une absence presque totale de servage. Est-ce que le servage en Russie, où il y a quand même, de par l'immensité du territoire, plus de terres cultivables qu'ailleurs dans le Nord ou dans les Alpes, aurait alors été développé pour concentrer et fixer les paysans sur ces terres cultivables sans avoir à chercher à vraiment développer ou contrôler les terres plus éloignées ?



Pour en revenir à Vallis Gratiae, cette petite ville a la caractéristique peu commune d'avoir été fondée par des femmes, les «Brigittines».

mais celle communément acceptée en Suède et en Finlande³ dit qu'elle serait née en Suède, sur la ferme d'un juriste de l'Uppland, la province d'Uppsala, véritable berceau de l'histoire suédoise. Malgré ses visions et sa grande dévotion religieuse, Brigitte se serait d'abord mariée, à 13 ans, comme le voulait son père le juriste, avec un noble local à qui elle donne huit enfants et qui l'introduit à la cour. Ce n'est qu'après la mort de son mari, en 1344, qu'elle décide de se consacrer uniquement à la religion et qu'elle fonde, en 1370, à Vadstena, dans le Götaland suédois, dans le sud de la Suède, un ordre monastique augustinien mendiant dit du Saint-Sauveur. Elle décide également de mettre ses talents de prophétesse au service de l'Église et de la papauté, tant à Rome, où elle se rend dès 1349 pour obtenir la permission de fonder un couvent en Suède, qu'en Avignon, prévoyant et priant pour la fin de cette période troublée de l'histoire de l'Église catholique.⁴ Avec la fondation de ce premier couvent brigittin, dirigée par sa fille Catherine, l'ordre des Brigittines est officiellement reconnu en 1378 et Brigitte, morte en 1373, est canonisée dès 1391.

Le premier couvent des Brigittines en Finlande a été fondé un peu plus tard, en 1438, dans une vallée de la région de Masku, non loin de Turku / Åbo, d'où son nom de «Vallis» Gratiae, et c'est en 1443 qu'il est déménagé sur une colline des environs, mieux protégée, mais il garde cependant son nom original. Voilà pourquoi l'église de

Naantali, la seule portion du couvent de Vallis Gratiae qui existe encore aujourd'hui, est située sur une colline et non plus dans une vallée. Le couvent est d'abord dirigé, jusqu'en 1454, par la maison mère de Vadstena, dans le Götaland suédois, puis il devient ensuite entièrement autonome. En ce milieu du 15^e siècle, y résidaient 60 religieuses, 13 prêtres, 4 diacres et 8 frères lais, un total symbolique de 85 qui rappelle les 12 apôtres et les 72 premiers disciples.⁵ Quant à l'église du couvent, elle avait 23 autels et elle était divisée en trois parties bien séparées, une pour les religieuses, une pour les hommes du couvent et une pour les villageois des alentours.

En effet, autour du couvent se développe peu à peu un petit bourg qui reste sous l'autorité directe de l'abbesse de Vallis Gratiae car c'est à elle et non pas au bourg que le roi de Suède donne le droit de commerce des chaussettes qui sont tricotées au couvent et par les femmes du bourg puis ensuite vendues à la capitale voisine, Turku / Åbo, et dans les villages de toute la province. Le monastère, par contre, n'était pas obligé de s'approvisionner auprès du bourg qui dépendait de lui, ce qui prouve le contrôle qu'exerçait sur la région l'abbesse du couvent. Malheureusement, cela a aussi contribué à limiter le développement du bourg alors que le monastère, lui, est très vite devenu un important centre de pèlerinage à sainte Brigitte.

Au cours du 16^e siècle, le développement de Vallis Gratiae est entravé par la décision du roi de Suède, Gustav 1 Vasa (r. 1523-1560), de consolider ses territoires finlandais et de les protéger des Russes en fortifiant la côte orientale de la Baltique, privilégiant ainsi la forteresse de Viipuri / Viborg, fondée en 1293.⁶ Une telle décision a été un coup dur pour Vallis Gratiae et

pour les Brigittines car la Suède, pour mieux rivaliser avec la nouvelle Russie des tsars désormais définitivement débarrassée et de Novgorod et de l'hégémonie mongole, décide de faire de Turku / Åbo et de Viipuri / Viborg les deux principaux centres de sa colonie finlandaise, encourageant même les bourgeois de Vallis Gratiae à quitter le bourg et à aller s'installer à Turku / Åbo.⁷

Tout cela tombe vraiment mal pour les Brigittines car c'est l'époque de la Réforme et de l'adoption du luthéranisme par les monarchies scandinaves. L'Église luthérienne suédoise devient une Église d'État qui sécularise tous les biens du clergé catholique et qui ferme les couvents. En Finlande suédoise, en 1528, un ancien dominicain est nommé par le roi de Suède évêque de Turku / Åbo. Ce dernier s'efforce de suivre une voie de compromis⁸ qui fait que, malgré que le couvent de Vallis Gratiae soit finalement obligé de fermer ses portes, en 1554, l'implantation de la Réforme en Finlande s'est faite de façon beaucoup plus graduelle qu'en Suède.⁹ L'église du couvent de Vallis Gratiae

3. Selon les Brigittines du couvent de Turku, à qui j'ai rendu visite pour vous, et l'ouvrage bilingue qu'elles m'ont donné, *Pyhän Vapahtajan Säätökunta – The Order of the Most Holy Saviour*, Turku, Kirjapaino Pika Oy, 2002, p. 7.
4. Voir aussi *Révélations*, Paris, Éditions des Béatitudes, 1991 ; et Bénédicte Deneulenaere, *Sainte-Brigitte de Suède*, Paris, Éditions du Rocher, 1991.
5. Information donnée dans le musée de Naantali et qu'on peut retrouver dans Ingrid Bohn, *Finnland*, Regensburg, Friedrich Pustet Verlag, 2005, p.87-88.
6. Jörg-Peter Findeisen, *Schweden*, Regensburg, Friedrich Pustet Verlag, 2003, chapitres 7 et 8. Viipuri / Viborg, Vyborg en russe, est annexée par Pierre le Grand en 1721 mais officiellement réincorporée au Grand-Duché autonome de Finlande en 1812, ce qui permet à la Finlande de la garder lors de son indépendance en 1917. Mais n'étant qu'à une centaine de kilomètres de Leningrad, Viipuri / Viborg / Vyborg est reconquise par les Soviétiques en 1940 et elle est restée russe après l'effondrement de l'Union soviétique.
7. C'est également pour cette raison que la Suède fonde, en 1550, Helsinki / Helsingfors, qui n'est en fait censé servir qu'à «seconder» Viipuri / Viborg, ce qui explique qu'Helsinki n'ait pas pu, à l'époque, prendre une véritable importance. Le développement de Helsinki ne se fera qu'à partir du début des années 1800.
8. Froese, pp. 224-225.
9. Bohn, pp. 102-106.



Maquette de l'ancien couvent (musée de l'église de Naantali / Nädendal)



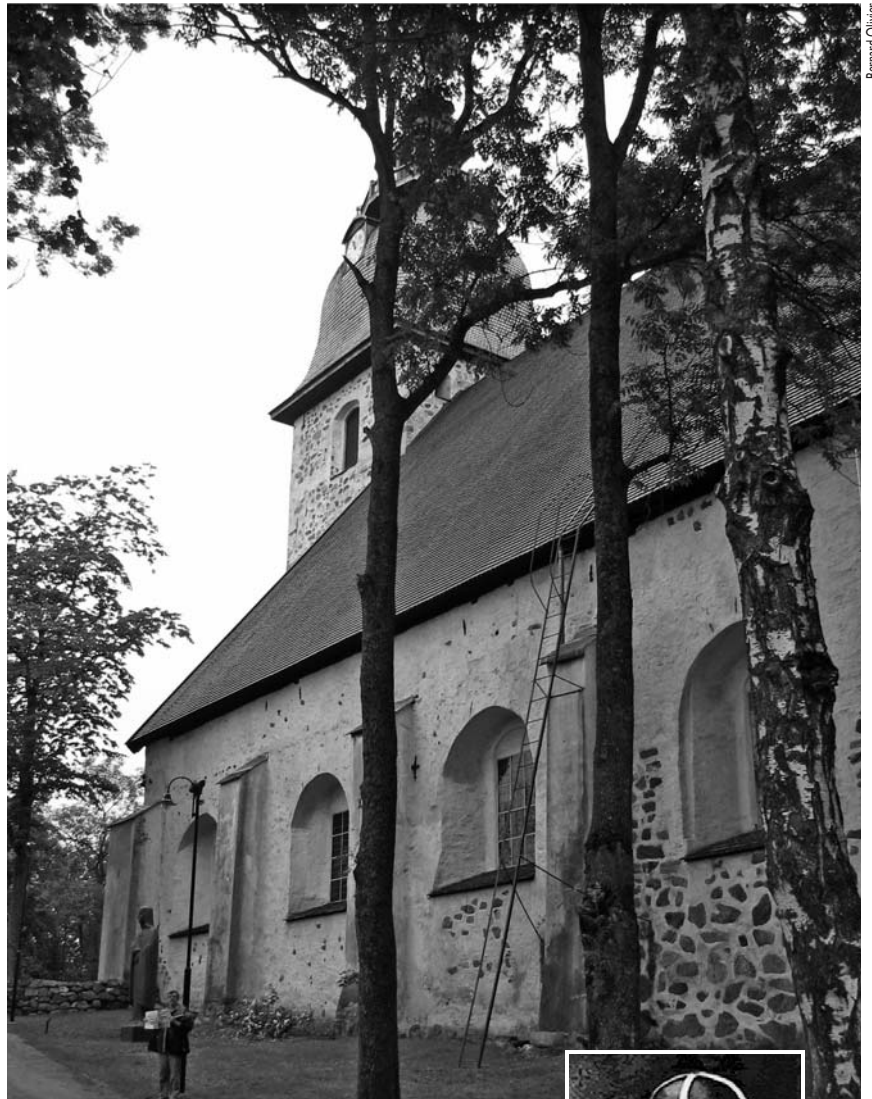


est transformée en église luthérienne et le petit bourg qui vivait dans l'ombre du couvent doit renoncer à son nom latin, qui est traduit en suédois, devenant ainsi Nådendal, et le bourg est laissé à lui-même, les villageois qui n'étaient pas partis pour la capitale, Turku / Åbo, parvenant à s'en sortir en continuant de tricoter et de vendre les grosses chaussettes bien chaudes que les religieuses leur avaient appris à faire. La dernière Brigittine de Nådendal meurt en 1591 et l'église et ce qui restait du couvent passent au feu en 1628, consacrant la suprématie de Turku / Åbo sur toute la Finlande « véritable ».

◆ ◆ ◆
En 1554, l'implantation de la Réforme en Finlande s'est faite de façon beaucoup plus graduelle qu'en Suède.
 ◆ ◆ ◆

Une église luthérienne est reconstruite en 1657 à Naantali / Nådendal, sur le site de l'ancien couvent de Vallis Gratiae, mais elle passe elle aussi au feu, en 1756, si bien que l'église que l'on voit aujourd'hui ne date que de 1797, avec des restaurations entreprises en 1864 et finalement en 1963. Quant aux Brigittines de Suède et de Finlande, c'est la Suédoise Maria Elisabeth Hesselblad (1870-1957) qui, avec l'accord de Rome, a ressuscité l'ordre dans ces pays luthériens, fondant d'abord un couvent à Stockholm, en 1923. Puis, en 1935, elle ouvre un couvent de Brigittines dans la ville hautement symbolique pour elles de Vadstena, dans le Götaland suédois, et finalement, après sa mort, en 1986, les Brigittines se réinstallent en Finlande, à Turku / Åbo, dans un petit couvent du centre ville qui loue aujourd'hui des chambres à un nombre limité de touristes qui recherchent un endroit tranquille.

Quant à Naantali / Nådendal, ce n'est qu'avec la période russe et le développement des premiers centres balnéaires, dans les années 1860, que cette petite ville a peu à peu repris une certaine importance. Pour finir – last but not least, au 20^e siècle, c'est encore une fois grâce à des femmes mais aussi à des trolls et aux Japonais que Naantali / Nådendal retrouve finalement toute son importance, devenant le premier centre touristique de la Finlande. Il s'agit des Moomines, les trolls de la romancière, peintre et cartooniste finlandaise d'expression suédoise Tove Jansson (1914-2001), dont les livres pour enfants existent en traduction française. C'est elle qui est aussi –



Église d'aujourd'hui

c'est important pour des professeurs d'histoire – l'auteur de la célèbre caricature de Hitler dans les couches d'un bébé qui fait des demandes inacceptables pourtant acceptées par les Alliés. Bien que Tove Jansson soit en fait de Helsinki, c'est pourtant sur une petite île en face du port de Naantali / Nådendal que se trouve le parc d'attractions des Moomines, parc créé selon l'idée de Dennis Livson, le producteur finlandais de la série japonaise de télévision « Tanoshii Moomin ikka » ou « La merveilleuse famille des Moomins » (1990), qui existe aussi en anglais et en français. Il va sans dire que Naantali / Nådendal est aujourd'hui plein de touristes japonais mais aussi finlandais et suédois et que les revenus liés au tourisme ont permis de restaurer toutes les anciennes maisons du Vieux-Naantali, faisant de la ville un véritable trésor unique au monde de maisons historiques en bois.



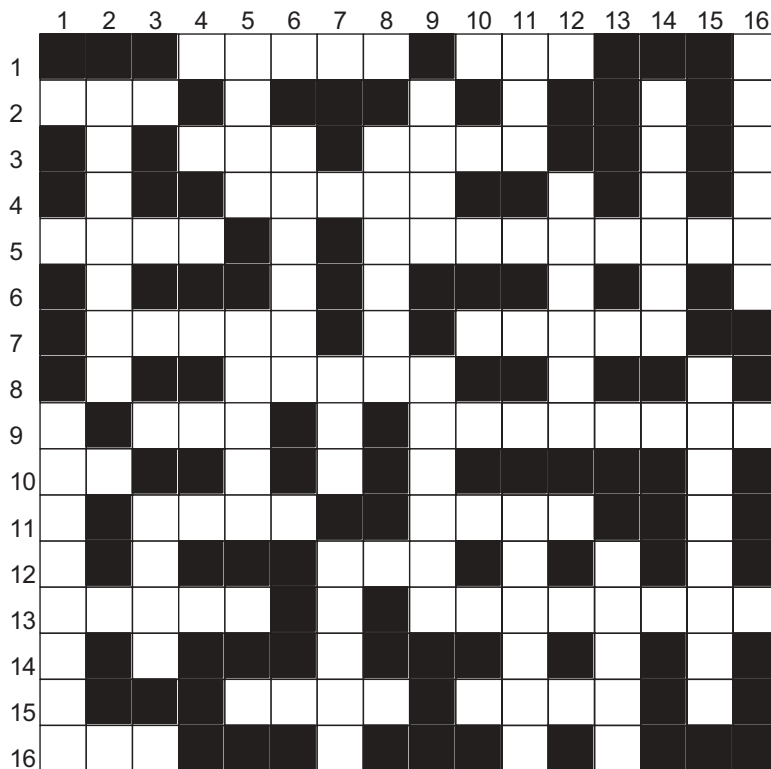
Maria Elisabeth Hesselblad (1870-1957)

Pour terminer, encore une femme à Naantali / Nådendal, et pas n'importe qui. En effet, en 1922, c'est à Kultaranta, sur une autre île, juste à l'ouest du Vieux-Naantali, qu'a été construite la résidence officielle d'été du président de la république de Finlande, qui est aujourd'hui une femme, Tarja Halonen, élue pour la première fois en 2000 et réélue en 2006 !

Bernard Olivier
 Collège Jean-de-Brébeuf

Histoire de la civilisation occidentale

Gracieuseté de ODILON.ca



© Groupe Beauchemin, éditeur Ltée, Histoire de la civilisation occidentale, 4^e édition

Solution à la page 20

HORIZONTAL

- Prophète qui vient ébranler les fondements religieux du monde romain. - Pour uniformiser son fonctionnement, les Romains l'ont codifié et écrit.
- Il invente la navette volante, qui révolutionne la filature.
- Figure légendaire de l'Espagne dans la lutte pour la reconquête du territoire face aux Musulmans. - Traité de limitation des armements stratégiques
- Surnom du roi de France qui a créé un Grand Conseil, une Chambre des Comptes et un Parlement pour la justice.
- Empire du Pérou détruit par les conquistadors espagnols - Ministre tout-puissant du roi Louis XIII.
- Religion qui prend naissance dans la péninsule arabique - Colomb croyait que la terre l'était.
- Ce peintre va pousser l'audace jusqu'à représenter une prostituée nue sur un lit et regardant directement l'observateur.
- Produit national brut - Romancier français du XVI^e siècle
- Indispensable aux échanges, il constitue une motivation aux découvertes.
- Il tente d'implanter des usines modèles en Angleterre. - Police secrète soviétique
- Grand syndicat de travailleurs français
- Congrégation chargée d'épurer et de censurer les écrits suspects. - Une des inventions les plus spectaculaires de l'histoire humaine.
- Nom des empereurs en Russie - Auteur des *Misérables*, qui décrit les conditions de vie de la classe ouvrière.
- Nom du parti socialiste en Allemagne

VERTICAL

- En 732, Charles Martel arrête les Musulmans dans cette ville.
- Arête montagneuse qui traverse la péninsule italienne
- Organisation de coopération et de développement économique
- Déportation des Juifs d'Israël vers Babylone - Résine fossilisée, dure et transparente
- Il est le premier à atteindre l'Inde en contournant l'Afrique.
- Ses rives sont déjà habitées quelque 3000 ans avant notre ère. - Conquérant romain, vainqueur des Gaulois
- État né de la décomposition de l'Empire ottoman en Europe
- Peintre surréaliste espagnol célèbre - C'est le nombre d'années que pouvait espérer vivre un individu vers 1750.
- Service militaire que devait le vassal à son suzerain dans le système féodal. - Ce traité sépare l'Occident entre les trois petits-fils de Charlemagne.
- Prénom de la pucelle qui sauve la France pendant la guerre de Cent Ans.
- Il est le premier à devenir empereur du Saint Empire romain germanique.
- Île colonisée par les Grecs
- Grand artisan de l'unification de l'Allemagne en 1871
- Elle actionne la machine mise au point par James Watt.

Gilles Laporte

Cégep du Vieux Montréal

Brunch des professeurs de la région de Montréal

NDLR. L'activité du printemps dernier (cf p. 17) avait été un début, voici la suite.

Par un beau dimanche d'automne, un petit groupe de profs de la région de Montréal s'est rencontré dimanche le 30 septembre dernier pour discuter de la manière d'aborder l'histoire des Juifs dans le cours de civilisation occidentale. Le brunch a donné lieu à une discussion animée et, de l'avis de tous, l'expérience fut extrêmement riche. Parmi les principaux points abordés, on pourrait mentionner en vrac :

- Similitudes et différences entre les lois espagnoles sur le sang au XVI^e siècle et les lois nazies au XX^e siècle.
- Similitudes et différences entre les discours sur les Juifs et ceux sur d'autres groupes d'expatriés, Arméniens, Libanais...

- Rapports entre les discours sur les Juifs au XIX^e siècle et les discours sur la criminalité, sur le darwinisme, et sur les races. Est-ce là des « dérives » de la science positiviste ou un processus d'exploration entre ce qui est mesurable et ce qui ne l'est pas ?
- Beaucoup de discussions sur les différents rapports entre religion et culture chez les Juifs, chez les Occidentaux. Qu'est-ce qu'un Juif ? Qu'est-ce qu'un Occidental ? Un chrétien ?
- Impact des événements récents – de la Shoah et de la guerre de Six jours – sur notre perception de l'histoire de longue durée des Juifs.
- Importance des communautés « ethniques » ou réseaux familiaux ou « tribaux » dans le développement du

capitalisme financier au début des Temps modernes...

• Etc.

BILAN

On s'est quitté en se disant que nous reprendrons l'expérience, que cela soit sous forme de rencontres de discussion ou de sorties culturelles. L'idée principale c'est de combiner l'utile à l'agréable. On commencera avec le noyau qui est là et on cherchera à l'enrichir avec des collègues que l'on connaît, tant en histoire que des disciplines connexes. On retient aussi l'idée de lancer une invitation particulière auprès des nouveaux profs en histoire.

Lorne Huston

Collège Édouard-Montpetit

Concours 2007-2008 Civilisations anciennes

Prix Humanitas (500 \$) • Prix SÉAQ (200 \$)

Depuis une quinzaine d'années déjà, la Société des Études anciennes du Québec (SÉAQ) et la Fondation Humanitas cherchent à promouvoir les études anciennes et à sensibiliser les étudiants et étudiantes des cégeps aux richesses des civilisations anciennes en organisant un concours annuel visant à primer les deux meilleurs travaux réalisés dans le domaine des études anciennes au cours de l'année scolaire en cours.

L'appel est donc lancé pour l'année 2007-2008. Les modalités sont fort simples : il s'agit de demander aux professeurs et professeurs dispensant un enseignement au niveau collégial de sélectionner les meilleurs travaux qui leur sont remis dans le cadre de leurs cours, tant lors de la session d'automne que lors de la session d'hiver, et d'en envoyer une copie à l'adresse mentionnée ci-dessous, au plus tard le 12 juin 2008.

Tous les étudiants et étudiantes des cégeps peuvent participer à ce concours, y compris ceux qui ont déjà remporté des prix. Les travaux peuvent être soumis en français ou en anglais. Dépouillés de toute identification nominale, ils seront soumis à un comité formé de plusieurs professeurs qui choisira les deux travaux auxquels seront attribués les prix d'excellence suivants : le Prix Humanitas (500,00 \$) et le Prix SÉAQ (200,00 \$), tous deux sous forme d'un bon d'achat dans une librairie.

Les critères de correction sont les suivants :

- recherche et contenu (50%) ;
- maîtrise de la langue (20%) ;
- maîtrise du discours (30%).

La qualité de la langue est un facteur déterminant.

En cas d'égalité, le jury peut décider d'attribuer deux prix de 200,00 \$. La décision du jury est sans appel. Les résultats seront annoncés au mois d'octobre et les prix remis peu après. Aucun travail ne sera retourné aux participants et participantes, à moins que ces derniers ne fournissent une enveloppe-réponse suffisamment affranchie.

PRIÈRE D'ADRESSER LES TRAVAUX À :
Concours de civilisations anciennes a/s Thomas Schmidt
Université Laval, Département des littératures,
1030, avenue des Sciences humaines, Québec G1V 0A6



Apprivoiser l'histoire et la culture juives

Nous sommes allés à la rencontre de l'histoire des communautés juives du Québec, dimanche le 18 mars, dans le quartier Côte des neiges, à Montréal.

Tout d'abord, une rencontre avec le temps lointain de la première congrégation juive de Montréal et du Canada, la congrégation *Spanish and Portuguese*, qui date de 1768. Il est difficile de retrouver, dans la synagogue rénovée, le sentiment de l'ancien, d'autant plus que cette congrégation a eu quatre emplacements différents. Ainsi, au départ, c'est sur le site de l'actuel palais de justice que se construit le premier lieu de culte non chrétien de Montréal, qui déménage sur la rue Chenneville en 1838, dans l'actuel quartier chinois, puis plus haut dans le centre ville sur la rue Stanley en 1890, et finalement s'installe définitivement dans le quartier Côte des neiges depuis 1947.



Ces différents emplacements sont représentatifs des migrations des communautés juives à travers la ville au fur et à mesure de la fois de l'urbanisation et de leur intégration dans la société. Ainsi c'est d'abord aux alentours du Vieux Port, dans ce qui était le cœur de la ville aux 18^e et 19^e siècles, que se trouvent les premières synagogues. Celles-ci accommodent les premiers juifs du Québec qui arrivent à la suite de la conquête et forment ce qui va demeurer, pendant longtemps, une petite communauté.

De nouveaux immigrants juifs arrivent à Montréal à partir des années 1880, ils viennent en nombre important des différentes régions d'Europe de l'Est et d'Europe centrale. Leur présence va soulever un certain nombre d'enjeux dans une société québécoise

polarisée dans ses institutions entre Canadiens français catholiques et Canadiens anglais protestants. Cette communauté va s'installer le long de la rue St-Laurent, «corridor d'immigration», et on voit encore les traces de sa présence sur «la Main» notamment par le restaurant Schwartz et le bain Schubert.

Dans la deuxième moitié du 20^e siècle, ces communautés vont quitter le plateau vers l'ouest, et notamment s'installer dans le quartier Côte-des-neiges. Aujourd'hui bien des membres y résident encore ou se retrouvent plus loin, dans Côte-St-Luc, dans Ville St-Laurent... De nouvelles synagogues ont ouvert leurs portes pour les accueillir à l'instigation des communautés qui se choisissent un rabbin qui va représenter leur rite.

En effet, il existe non pas une mais des communautés juives, réparties entre juifs ashkénazes, hassiques - d'origine de l'Europe de l'Est, et juifs sépharades - originaires de l'Espagne et du Maghreb - et ils partagent différents rites, soit le rite orthodoxe, conservateur ou réformé. Ils forment environ une communauté de 100 000 personnes à Montréal.

La rencontre avec le rabbin Joseph nous a renseigné sur les rites et pratiques de sa communauté qui comprend aujourd'hui environ 900 familles et regroupe notamment des juifs irakiens et libanais.

Après un petit lunch à la mode ashkénaze chez DeliSnowdon, nous retournons aux institutions de la communauté, regroupées autour du parc MacKenzie-King. C'est sûrement une ironie de la toponymie qui a donné le nom d'un antisémite notoire à ce parc du quartier multiethnique de Côte des Neiges où sont rassemblées plusieurs institutions juives comme le Musée et centre communautaire de l'holocauste, la bibliothèque publique juive et le centre des arts Saidye-Bronfman.

Dans le musée rénové de l'holocauste, qui a initialement ouvert ses portes en 1976, nous avons eu droit à une visite guidée de ce lieu de mémoire et d'éducation. Il n'existe en réalité que peu de musées de l'holocauste dans le monde, et il n'est pas difficile de s'imaginer comme le sujet est à la fois d'importance et délicat. Ici, le récit s'articule autour de nombreux objets qui témoignent de l'histoire de l'Europe depuis les années 1930.

Tous les objets présentés, et il y en a beaucoup, ont tous été donnés par des survivants installés à Montréal, la ville qui a la troisième plus importante concentration de survivants de l'holocauste



Dans les classes et ailleurs

Concours 2006-2007 Civilisations anciennes

Gagnants

Dans le but de sensibiliser les étudiants et étudiantes des cégeps aux richesses des civilisations anciennes, la Société des Études anciennes du Québec (SÉAQ) et la Fondation Humanitas organisent chaque année un concours visant à primer les deux meilleurs travaux réalisés dans le domaine des études anciennes de l'année scolaire. Les récipiendaires pour 2006-2007 ont été:

1^{er} PRIX 500 \$

Prix de la Fondation Humanitas

Jean-Simon Bui,

«Circé: aide et amante d'Ulysse».

Travail présenté à Mme Louise Roy
(Cégep François-Xavier-Garneau, Québec).

2^e PRIX 200 \$

Prix de la SÉAQ

Philippe Lecouffe,

«L'esclavagisme à Rome selon Sénèque le philosophe».

Travail présenté à Mme Chantal Paquette
(Cégep André-Laurendeau, Montréal).

au monde, ce qui donne une dimension particulière tant au musée qu'à cet événement tragique.

En plus des objets (418 artefacts), des cartes (372 photographies), des explications, de nombreuses vidéos (14 films), le tout est présenté dans un constant souci pédagogique. C'est un musée à aller voir, avec tous nos étudiants idéalement, pour tout ce qu'il recèle d'apprentissages.

Il est possible d'organiser des activités, comme ces étudiants qui ont monté une exposition à partir de la visite du musée sur des thèmes particuliers. Des visites guidées sont offertes ainsi que des conférences données par des témoins de l'holocauste.

C'est ce que nous avons fait. Pour finir cette visite, nous avons rencontré un de ces survivants de l'holocauste, qui malgré ses 81 ans peut encore témoigner, et partage avec émotion son expérience d'une famille juive en France durant la Deuxième Guerre mondiale. Ce témoignage nous a permis de réfléchir à toutes les ramifications de l'holocauste, ramifications qui sont certes connues mais que l'on a tendance à « oublier ». Tous ces aspects de collaboration avec les nazis de la part des autorités françaises qui s'étendent bien au-delà de la communauté juive, comme par exemple le STO (Service du travail obligatoire).

Si vous avez le temps de jumeler cette expérience à une visite du musée, je vous le conseille. Il vous en coûtera 8 \$ par adulte et 5 \$ par étudiant, ce qui est un prix minimum, les dons étant acceptés. Les guides et intervenants du musée sont bénévoles.

Merci à l'APHCQ qui a permis cette activité et aux membres qui ont participé à cette journée.

Emmanuelle Simony
Collège Dawson

Une campagne contre le plagiat au collège Ahuntsic

Au cours de l'année scolaire 2005-2006, les quelque 32 responsables de la coordination départementale ont été consultés quant à la pertinence de développer une campagne de sensibilisation afin de contrer le plagiat dans les travaux scolaires et les examens. C'est à l'unanimité qu'ils ont avalisé l'idée de cette campagne et ses modalités : distribution, le 11 septembre 2006, d'une fiche d'information plastifiée à tous les étudiants, installation d'affiches dans tous les locaux de classe, laboratoires compris, distribution d'un document d'information de 12 pages à tous les enseignants, insertion d'un logo anti-plagiat sur les écrans des 1300 ordinateurs accessibles aux étudiants.

La fiche plastifiée contient des informations sur la nature du plagiat et sur les sanctions qu'il entraîne. Le slogan reproduit à l'entête de ce document, « J'ai des idées... pourquoi plagier?! », met l'accent sur le rôle personnel de l'étudiant dans la recherche, la création, la passation d'épreuves, etc., plutôt que sur la répression et l'aspect négatif du plagiat. C'est une finissante en graphisme du Collège qui a imaginé le personnage du raton-laveur qui vole des idées à travers un écran d'ordinateur.

Les étudiants ont été forts surpris, en ce 11 septembre au matin, de voir apparaître l'affiche illustrant le raton laveur sur tous les écrans d'ordinateur. Les enseignants ont rapporté que cela avait entraîné de nombreuses discussions, parfois fort animées, sur ce sujet. De fait, il semble bien que les étudiants sont « surpris » d'apprendre que le fait de copier-coller du matériel sur Internet, par exemple, soit un plagiat passible de sanctions. La campagne anti-plagiat a au moins le mérite d'éduquer les fraudeurs candides... Cependant, il ne faut pas se leurrer : une récente enquête pancanadienne révélait que 73% des étudiants universitaires avaient plagié au moins une fois au cours de leurs études secondaires et que plus de 50% avouaient avoir copié au moins une fois à l'université.

Bien entendu, la campagne sera reprise cette année : distribution des fiches, affiches, logos, cartes postales et autres signets, afin de soutenir les enseignants aux prises avec ce fléau. Malheureusement, cela n'empêche pas les fraudeurs de sévir : un formulaire de déclaration de plagiat a donc été mis à la disposition des enseignants qui peuvent ainsi rapporter les cas en fournissant la preuve ou la description de l'incident. Récemment, le Collège a dû traiter avec des fraudeurs qui avaient engagé... un avocat pour les représenter ! Il faut donc se prémunir, informer, sensibiliser et sévir contre les coupables, mais avec des preuves bien étayées.

Il nous fera plaisir de fournir les informations plus détaillées à celles et à ceux qui en feront la demande auprès de Bernard Dionne au (514) 389-5921, poste 2240 ou bernard.dionne@collegeahuntsic.qc.ca

Louise Forget
Enseignante en Histoire

Bernard Dionne
Coordonnateur du Service de soutien à l'apprentissage
Collège Ahuntsic

« Livre immoral » ou « retour de l'épopée » ?

Jonathan Littell, *Les Bienveillantes*, Paris, Gallimard, 2006, 903 p.

Le roman historique de Jonathan Littell, *Les Bienveillantes*, qui raconte l'histoire du génocide du peuple juif à travers l'autobiographie d'un ancien officier de la SS qui a refait sa vie en France, a connu et connaît un succès étonnant. Il a été vendu à des centaines de milliers d'exemplaires ; il a été couronné des plus grands prix : le grand prix de l'Académie française et le Prix Goncourt. Le livre suscite toutefois la controverse, une controverse qui apparaît notamment dans l'édition de mai 2007 de la revue *L'Histoire*. En conclusion d'un article qu'il publie dans cette revue, « La vraie histoire des Bienveillantes », Édouard Husson, spécialiste de la Shoah, estime en effet qu'il s'agit d'un « livre immoral » qui met en scène « un voyeur post-sadien, incestueux et parricide » et où l'être humain est complètement nié ; alors que pour l'avocat d'affaires et écrivain Michel Guénaire, l'ouvrage représente un « retour de l'épopée », l'auteur ayant « créé un univers, et le récit épouvantable, réaliste et épique, qui porte cet univers est une réussite »¹.

Chargée d'un cours d'histoire contemporaine, plus précisément intitulé *L'histoire et les grands enjeux contemporains*, j'ai entrepris, et terminé, la lecture de ce gros livre (903 pages !) durant les vacances scolaires, non pas avec la prétention de pouvoir trancher la question, mais avec le désir d'appréhender autrement, par un mode de narration fictive, l'entreprise allemande d'éradication du peuple juif.

Jonathan Littell a prêté la parole à Maximilian Aue, docteur en droit devenu officier du Service secret de la SS durant les années 1930. Ayant échappé, dans l'uniforme d'un travailleur français conscrit dans le Service de travail obligatoire (STO) en Allemagne, aux poursuites des criminels de guerre, et devenu un industriel respecté, celui-ci entreprend de raconter, dans différentes parties du livre, les grandes étapes de son parcours de guerre. D'abord chargé, au sein des tristement célèbres *Einsatzgruppen*, d'exécuter les Juifs d'Ukraine, Aue est ensuite affecté, à la suite d'une vengeance jalouse de certains collègues, à une mission d'information sur le front de Stalingrad. Miraculeusement rescapé de cet enfer, il reçoit la mission d'améliorer la production industrielle allemande par des

détenus des camps de concentration et d'extermination, puis, à la fin de 1944, de superviser la fermeture de ces camps. Ayant réussi à regagner Berlin, capitale alors en pleine confusion, il termine son « service » au printemps 1945 à titre sorte d'agent de liaison de la SS. Cette trajectoire, le fait que le narrateur soit homosexuel, mais plus encore qu'il projette l'image d'un intellectuel modéré face au génocide des ennemis du peuple allemand font, comme l'estime Édouard Husson, que Maximilian Aue, apparaît « un personnage complètement invraisemblable » (p. 8). Un personnage dont le récit d'une précision pour le moins étonnante, impossible même, témoigne d'une vanité démesurée et d'une effroyable cruauté malgré ses fréquentes excuses faites sous le couvert d'une efficacité nécessaire, imposée par une obligation d'obéissance.

L'ouvrage, fort bien écrit, n'est tout de même pas dénué d'intérêt. Selon Édouard Husson, son principal mérite est d'avoir « attirer l'attention sur une dimension de la Shoah bien étudiée par les historiens ces dernières années mais encore méconnue du grand public : l'ampleur de la 'Shoah par balles' », par fusillades, qui dura jusqu'en 1944 et qui a fait non pas 1,3 million mais plutôt 2 millions de morts, soit le tiers des décès provoqués par l'holocauste². Le livre rappelle également l'aveuglement idéologique allemand : cette conviction viscéralement ancrée de supériorité raciale nécessitant notamment l'épuration de la race allemande par l'élimination des juifs mais aussi, on le savait, des Tsiganes, des handicapés, des malades mentaux, des homosexuels et, cela on le savait peut-être moins, par une importante diminution de la population polonaise jugée vraiment excessive ; nécessitant aussi de la reproduire par l'encouragement constant fait aux jeunes gens sains, aux femmes surtout, qualifiées de « sac à semence, de couveuse, de vache à lait »³, de procréer.

Les Bienveillantes rappelle aussi d'une façon terriblement détaillée les horribles conditions faites aux détenus qu'on utilisait jusqu'à leur dernier souffle dans les usines allemandes situées près des camps, et pour DORA, l'ultime projet de construction souterraine du V2, ainsi que les effroyables méthodes d'élimination des ennemis du peuple élu. L'ouvrage revient sur les conditions épouvantables vécues par les soldats sur le front russe, à Stalingrad, et sur l'incapacité de la 6^e armée allemande à repousser

les forces bolcheviques dont la Wehrmacht avait mal mesuré le degré d'organisation et de résistance. Intéressante nous apparaît aussi l'évocation de l'atmosphère régnant à Berlin, bombardée par l'aviation britannique et américaine, de l'ampleur des destructions et, malgré cela, dans certains milieux, de la continuation des fêtes, voire des orgies à quelques jours du suicide d'Hitler et de la chute du Reich. L'auteur nous fait aussi assister à l'évacuation, à la fin de l'année 1944, des camps d'extermination faite dans un désordre complet et marquée par le sauve-qui-peut des officiers et une brutalité sans nom. Et aux tentatives risquées de nombreux soldats et officiers allemands coupés de leurs unités de combat pour rejoindre Berlin à travers une Allemagne déjà envahie par l'armée soviétique.

Ce sont là, il me semble, les éléments à retenir de ce livre, de ce trop gros livre. La grande majorité des pages revêtent un caractère « immoral » en ce sens que l'auteur, ayant utilisé les récits et témoignages justificatifs d'anciens *Einsatzgruppen*, tente à son tour de conférer à son narrateur une vision rationnellement justifiée de l'holocauste. L'ouvrage apparaît également rebutant en ce qu'il révèle des préoccupations scatologiques allant jusqu'à l'obsession et, surtout, qu'il contient des pages entières racontant les rêves ou les journées de pur délire et de divagation incestueuse de l'officier Aue.

En définitive, il ne me semble aucunement approprié de suggérer cette lecture à mes étudiants et étudiantes du cours d'histoire contemporaine soucieux d'approfondir la tragédie de l'holocauste. Les informations rigoureuses et crédibles requises, les esprits curieux les trouveront à travers les ouvrages sérieux reconnus, notamment repris dans la bibliographie qui accompagne l'article de la revue *L'Histoire*.

Andrée Dufour,

Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu.

1. *L'Histoire*, n° 320 (Mai 2007), p. 18 et 19.
2. Édouard Husson, « La vraie histoire des *Bienveillantes* », *L'Histoire*, ... p. 9.
3. Jonathan Littell, *Les Bienveillantes*, ... p. 747. L'auteur mentionne cependant, avec étonnement, le fait que les fameux « snipers », tireurs d'élite immortalisés dans le film *Stalingrad* (Jean-Jacques Arnaud, 2001), étaient souvent des femmes.





La Société des professeurs d'histoire du Québec (SPHQ)

La Société des professeurs d'histoire du Québec (SPHQ) est une association professionnelle regroupant plus de 450 membres. Elle a pour mission de promouvoir l'enseignement de l'histoire au Québec, sous tous ses aspects, auprès de ses membres et de la population en général, et d'assurer l'information et le développement professionnel de ses membres. A cette fin et par son expertise, elle peut mener des campagnes d'information ou d'éducation, faire des représentations et des recherches concernant l'enseignement de l'histoire au Québec, développer des alliances avec d'autres organismes et prendre tout autre moyen jugé utile pour réaliser cette mission. Les services offerts aux membres sont le congrès annuel, le périodique *Traces* (4 numéros par année, en plus de celui du congrès), un site Internet et une Lettre d'information envoyée électroniquement aux membres.

UN PEU D'HISTOIRE

La Société des professeurs d'histoire a été fondée à Québec le 20 octobre 1962. À l'initiative du professeur Pierre Savard, secrétaire de l'Institut d'histoire de l'Université Laval, et avec la complicité du professeur Marcel Trudel de la même institution et de l'abbé Georges-Étienne Proulx, une quarantaine de participantes et de participants, la plupart diplômés de l'Institut d'histoire, constituent une société avec, comme buts, de tenir les membres au fait du mouvement de la science historique et aider à l'amélioration des techniques de l'enseignement.

Par ce groupement, Pierre Savard voulait introduire l'expérience de rencontres entre collègues pour échanger sur les instruments pédagogiques et la production historique que lui et son collègue Roland Sanfaçon, aussi de l'Institut d'histoire avaient connus lors de leurs études en France, à l'Université de Lyon II et à l'Université de Poitiers respectivement. La nouvelle société se dote d'une constitution qui prévoit une assemblée annuelle et l'élection bisannuelle d'un bureau de direction; en outre la Société tient un congrès annuel. Surtout limitée au début à la région de Québec, la Société s'étend à Trois-Rivières en 1964 et à Montréal en 1966, augmentant progressivement son membership à 400 personnes. Dès 1962, elle publie le *Bulletin de liaison de la Société des professeurs d'histoire*, dans lequel paraissent des expériences pédagogiques, des rapports d'assemblées générales, des articles sur l'histoire ainsi que des comptes rendus.

Devant son expansion rapide, la Société se dote, en 1966, de nouveaux statuts et règlements. Elle ajoute Québec à son nom (SPHQ) et prévoit la création de sections régionales, chacune comportant une assemblée et un comité de direction. En novembre 1966, deux sections sont créées,

Québec et Montréal; elles partagent un membership s'élevant à 600 personnes en 1967. La création des sections de Québec et de Montréal sème la division; chacune fonctionne à sa façon, parfois même en rivalité, et publie pendant quelques années son propre *Bulletin de liaison*. Elles s'entendent brièvement pour publier chacune un numéro par année d'une revue de didactique de l'histoire: *Le Professeur d'histoire*. L'entente ne survit pas aux critiques que lance chaque section contre la production de l'autre et la revue disparaît après la parution de deux numéros en 1968.

A la suite des problèmes internes de la section de Montréal à partir de 1970 et d'une déclaration de guerre l'année suivante par la section de Québec contre le plan d'études 625 en histoire du Canada du Ministère de l'Éducation, la Société commence à refaire son unité autour de la section de Québec. L'esprit de réunification est renforcé par la tenue réussie en 1971 des États généraux de l'enseignement de l'histoire et la lutte (réussie aussi) en 1974 pour l'obtention de l'enseignement obligatoire de l'histoire. A la suite de ces succès et forte de sa réunification, la Société change de cap: de critique acerbe, elle devient une collaboratrice étroite du Ministère. En outre, elle renforce sa position en établissant, en 1977, un front commun avec d'autres sociétés de professeurs en sciences humaines.

LE CONGRÈS 2007 DE LA SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS D'HISTOIRE DU QUÉBEC

Il y avait plusieurs années que la Société des professeurs d'histoire du Québec avait organisé et tenu un congrès exclusivement axé sur sa mission, la promotion de l'enseignement de l'histoire au Québec¹. En effet depuis 2000 jusqu'en 2006, elle collaborait

avec deux autres sociétés de sciences humaines (Géographie et Économie) pour l'organisation d'un congrès annuel, qui s'appelaient Sciences humaines ou Univers social, selon l'année. Quoiqu'on y trouvait des ateliers de qualité, l'histoire elle-même s'en trouvait d'autant diluée. Puis en 2007, devant un nouveau contexte, la SPHQ revient à la situation d'avant 2000. Un congrès est une occasion unique de perfectionnement professionnel, et le nôtre ne fait pas exception. Son thème est donc cette année *Le développement des connaissances et des compétences en histoire et en éducation à la citoyenneté*.

Selon la Loi de l'Instruction publique, il est de notre devoir en tant qu'enseignante et enseignant, parmi d'autres obligations, de prendre des mesures appropriées qui nous permettent d'atteindre et de conserver un haut degré de compétence professionnelle et de collaborer à la formation des futurs enseignants et à l'accompagnement de ceux en début de carrière. Les enseignantes et les enseignants d'histoire ont donc cette année une opportunité de prendre ces mesures appropriées: soixante-trois ateliers / communications sont offerts, regroupés sous divers thèmes: *Didactique/pédagogie* (13 présentations), *Évaluation des compétences* (2), *Historiographie* (3), *Fondements disciplinaires* (5), *Matériel didactique* (5), *Programmes d'études* (4), *Réalités sociales* (8), *Ressources éducatives* (21 présentations, la plus grande proportion), *Insertion professionnelle* (2).

1. Deux invités spéciaux sont à signaler au congrès 2007: Paul Inchauspé et Christian Rioux. Paul Inchauspé a été membre du Groupe de travail ministériel sur les profils de formation au primaire et au secondaire; commissaire des États généraux sur l'Éducation; président du Groupe de travail ministériel sur la réforme du curriculum d'étude du primaire et du secondaire. Il est l'auteur de *Pour l'école – Lettres à un enseignant sur la réforme des programmes* (Éditions Liber). Sa conférence a pour titre *La place de l'histoire et des perspectives historiques dans la réforme du programme d'études de l'école secondaire*. Christian Rioux est journaliste et essayiste, et correspondant du *Devoir* à Paris. Il a publié *Carnets d'Amérique, Voyage à l'intérieur des petites nations* (Boréal) et *Les Années temporaires* (Éditions des Forges). Sa communication a pour titre *Une école hantée par le présent peut-elle encore faire de l'histoire?*

Pour ce dernier thème et en ce qui a trait à la formation des futurs enseignants ainsi qu'à l'accompagnement de ceux en début de carrière, l'insertion professionnelle peut être définie comme étant le premier processus d'intégration dans un emploi, mais est souvent dans notre profession le dernier, puisqu'elle connaît un taux d'abandon d'environ 20%. Vous savez bien qu'il ne suffit pas d'entrer dans la profession, il faut y persister... Il fallait donc nous soucier de cette question au congrès.

ET DEVANT?

Au secondaire, le domaine d'apprentissage des sciences humaines a beau s'appeler univers social (traduction - malheureuse? - de *social studies*), il reste que la discipline historique y demeure enseignée, au moins au premier cycle et en secondaire 3 et 4, avec ses concepts, ses méthodes et son langage, couplé à l'éducation à la citoyenneté, il est vrai. Le programme d'histoire et éducation à la citoyenneté du deuxième cycle du secondaire y est en implantation depuis cet automne et le débat public le concernant se poursuit, comme en fait foi un article caustique dans le numéro du printemps 2007 de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, pourfendant la masse de ceux qui s'y étaient opposés en 2006². Le cours de secondaire 5 récemment renommé *Monde contemporain*, actuellement sur les planches, risque bien de provoquer un autre débat, du moins en a-t-on parlé récemment³, où certaines personnes sont apparemment mal informées,

car ce cours devait à l'origine en être un d'histoire, et non d'économie.

En effet, en 1996, les membres du *Groupe de travail sur l'enseignement de l'histoire* estimaient que le cours à option d'histoire du 20^e siècle devait devenir obligatoire en 5^e secondaire⁴. De plus, le *Rapport Inchauspé* proposait que l'enseignement de l'histoire porte sur la connaissance du monde contemporain à l'intérieur d'un programme qui s'intéressait aussi à la géographie et à l'économie⁵. Puis, en 2005, nous avons appris par la voie des journaux, comme l'ensemble des intervenants du monde de l'enseignement secondaire au Québec, le remplacement du cours *Connaissance du monde contemporain* par un cours s'intitulant *Environnement économique contemporain*. À l'époque, aucune justification rationnelle n'avait été donnée à l'appui de cette modification, alors que le projet qui était en cours avait fait l'objet de nombreuses consultations et s'appuyait sur les centaines de pages d'explications fournies non seulement par les programmes de formation du primaire et du secondaire, mais aussi par les *Rapports Inchauspé, Corbo, Lacoursière* et le document produit par le ministère lui-même, *La formation à l'enseignement, Les orientations, Les compétences professionnelles*, explicitant les profils de sortie pour les futurs enseignants.

On peut donc légitimement et socialement se demander pourquoi le deuil d'un cours d'histoire en cinquième secondaire devrait être fait, comme nous le demande le Ministère de l'Éducation, du Loisir et du

Sport, sur la base de quoi et après avoir consulté qui. Claude Corbo a souligné l'importance de maintenir cette discipline qu'est l'histoire même s'il a employé le terme d'univers social pour définir un groupe de disciplines de sciences humaines.⁶ De plus, le *Rapport Corbo*⁷ n'a jamais recommandé la dissolution de l'histoire en disant que le programme de 5^e secondaire devait être multidisciplinaire et qu'on devrait faire le deuil d'un cours disciplinaire d'histoire. C'est pourtant bien ce qui semble se passer avec ce cours. Un autre problème soulevé par la disparition du cours d'histoire de 5^e secondaire et relevé par la SPHQ en 2005 était que le changement annoncé allait à l'encontre d'un des grands objectifs du renouveau pédagogique qui est de favoriser l'intégration des matières, car celle-ci est absente du curriculum de cours prévu dans le reste de l'ordre secondaire en univers social⁸.

L'histoire et son enseignement sont traversés et orientés par diverses forces, telles celles de l'État pédagogue. Attendu qu'un programme d'études est destiné à être enseigné aux étudiants d'une société, celle-ci ne devrait-elle pas être consultée plus largement et de façon plus transparente qu'elle ne l'est actuellement? En termes didactiques, va pour l'évolution de l'historiographie et le développement d'habiletés intellectuelles, mais celles-ci ne se développent qu'à partir d'un objet, qui devrait, lui aussi, faire consensus. Il le faisait...

Salutations à mes collègues du collégial.

Laurent Lamontagne

président de la Société des professeurs d'histoire du Québec (SPHQ)

- La Charte québécoise des droits et libertés de la personne garantit pourtant que toute personne est titulaire des libertés fondamentales telles la liberté de conscience, la liberté de religion, la liberté d'opinion, la liberté d'expression, la liberté de réunion pacifique et la liberté d'association et que toute personne a droit à la sauvegarde de sa dignité, de son honneur et de sa réputation (articles 3 et 4).
- Le Soleil, édition électronique du 24 septembre 2007: «(...) Le cours d'éducation à la vie économique, datant de 1982, sera donc remplacé en septembre 2009 par *Monde contemporain*, un nouveau cours présentement en rédaction, fusionnant l'histoire, la géographie, l'économie et la politique. En 100 heures, les étudiants exploreront divers thèmes comme les mouvements de population, la gestion de l'environnement, la répartition de la richesse, les tensions et conflits, la gouvernance mondiale (...).
- Gouvernement du Québec (1996). *Se souvenir et devenir. Rapport du groupe de travail sur l'enseignement de l'histoire*. Québec: Ministère de l'Éducation (Rapport Lacoursière), p. 46.
- Gouvernement du Québec (1997). *Réaffirmer l'école. Rapport du Groupe de travail sur la réforme du curriculum*. Québec: Ministère de l'Éducation (Rapport Inchauspé), p. 142.
- Bulletin d'histoire politique*, volume 15, numéro 2, hiver 2007.
- Gouvernement du Québec (1994). *Préparer les jeunes au 21^e siècle. Rapport du groupe de travail sur les profils et formation au primaire et au secondaire*. Québec: Ministère de l'Éducation (Rapport Corbo).
- Diverses lettres adressées au ministère par la SPHQ sont accessibles sur le site Internet de celle-ci, dans la Rubrique *Mission de la SPHQ* (Régime pédagogique, 2005, Programme d'histoire et éducation à la citoyenneté du 2^e cycle du secondaire, 2006, cours Environnement économique contemporain, 2007): <http://www.recitus.qc.ca/associations/sphq/spip.php?rubrique50>

SOLUTION (suite de la page 15) Histoire de la civilisation occidentale



D'où venons-nous? Qui sommes-nous? Où allons-nous? 21

LE TOURNOI JEUNES DÉMOCRATES:

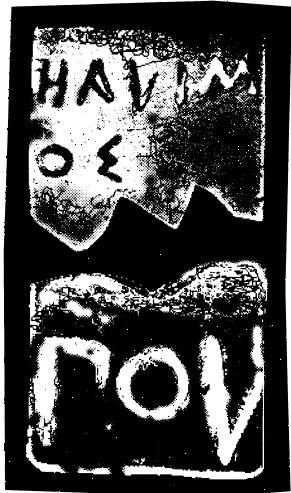
UN JEU-QUESTIONNAIRE CAPTIVANT SUR LA
DÉMOCRATIE ET L'HISTOIRE POLITIQUE DU QUÉBEC!

Organisé par l'Assemblée nationale, le Tournoi jeunes démocrates invite les concurrents à mesurer leurs connaissances sur l'évolution de la démocratie, de la Grèce Antique à nos jours, et à accroître plus particulièrement leur compréhension de l'histoire politique du Québec et du parlementarisme.

Plus de 350 jeunes de 4^e et 5^e secondaire et du collégial participent chaque année à cette activité éducative qui s'inscrit entre autres dans le cadre des cours d'histoire et de science politique du collégial.

Cette 16^e édition se déroulera du 11 au 13 avril 2008 au Petit Séminaire de Québec ainsi qu'à l'hôtel du Parlement, et soulignera de façon particulière le 400^e anniversaire de Québec.

Au chapitre des prix à remporter, un montant de 12 000 \$ sera réparti en bourses d'études entre les équipes gagnantes, finalistes et semi-finalistes.



La période de
préinscription
se termine le
7 décembre 2007

Pour en savoir plus ou
pour vous préinscrire
à cette activité :
www.assnat.qc.ca
sous Mission éducative



POUR NOUS JOINDRE :

Direction des programmes pédagogiques
Téléphone : 418 643-4101 • Sans frais : 1 866 DÉPUTÉS
jeunes.democrates@assnat.qc.ca

